


BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE · FIRENZE
I
4
5
19
RACCOLTA NENCINI


OTIVM
SINE LITERIS
MORS EST
Seneca
Ex Libris Joannis Nencini
1874

ERASMI ROTERODAMI

SILVA CARMINUM

ANTEHAC NUNQUAM IMPRESSORUM.

GOUDA, 1513

Tiré à 100 exemplaires, numérotés à la presse :

1 sur peau de vélin ;

15 sur papier ancien véritable ;

15 sur grand papier de Hollande.

69 sur papier de Hollande ordinaire.

En outre, un très-petit nombre d'exemplaires ont été tirés pour être offerts. Ceux-ci portent tous au verso du titre les signatures de l'auteur de la notice et de l'éditeur.

N° 7

ERASMI ROTERODAMI

SILVA CARMINUM

ANTEHAC NUNQUAM IMPRESSORUM.

GOUDA, 1513.

REPRODUCTION PHOTO-LITHOGRAPHIQUE.
AVEC NOTICE SUR LA JEUNESSE ET LES PREMIERS TRAVAUX D'ÉRASME,

PAR

[illegible]

CONSERVATEUR-ADJ.-[illegible] A LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE BRUXELLES





BRUXELLES.
T. J. I. ARNOLD, LIBRAIRE-ANTIQUAIRE,
12, RUE DE L'HÔPITAL.

1864

DOCTISSIMO LIBRICOLAE

COLENDISSIMO VIRO

FRID. LAVR. HOFFMANN

J. V. DOCTORI

OB ASSIDVAM ERASMI CVLTVRAM

ET IN LITERATOS

OFFICIA

D. D. D.

Les pages qui vont suivre ne forment pas un mémoire sur la jeunesse d'Erasme. C'est une introduction biographique et des notes extraites d'un travail plus étendu. Elles conduisent le lecteur jusqu'à l'époque où furent écrits les poèmes que nous

publions. Une étude complète sur la jeunesse d'Erasme, sur ces années où se dessine la vie, sur ses amis du collége et du couvent, sur ses premières liaisons littéraires, sur ses premiers écrits, jusqu'au moment où il se fait un nom dans la république des lettres, une pareille étude demanderait un volume.

Nous nous sommes demandé même, si, pour une introduction, cette notice n'était pas un peu longue. Mais l'éditeur nous ayant rassuré sur ce point, nous n'avons plus qu'à demander au lecteur de vouloir bien ratifier cet avis.




Reewÿck
Goude
Oudewatter
Steÿn
Haestrecht
De Ißel
Polsbrouck
Stolwÿck
Schoenhouen
Hem

[illegible]
de l'Y[illegible]
[illegible]
[illegible] seigneurie de [illegible]
[illegible]
qui mourut en [illegible], avait eu [illegible]
[illegible] de Blois, [illegible] et seigneur de [illegible]
[illegible]

[illegible], quelques [illegible] de l'ordre de [illegible]
[illegible]
[illegible] la permission de fonder une maison dans le
[illegible] pour [illegible]
[illegible] de l'Yonne, vis-à-vis de [illegible]
[illegible] l'évêque d'Auxerre, [illegible].

Ce fragment de carte est tiré d'un précieux atlas appartenant à la Bibliothèque Royale de Bruxelles, et dans lequel on trouve, entre autres pages dessinées sur une grande échelle, les provinces septentrionales des Pays-Bas. Cet atlas a été exécuté dans le dernier quart du XVIe siècle, et peut-être par les frères Deutecom pour Mercator. Quelques parties des Pays-Bas y sont représentées presque vues à vol d'oiseau, et il serait vivement à désirer qu'elles fussent reproduites en fac-simile. Nous doutons qu'il existe, de cette date, d'autres cartes aussi belles et aussi détaillées.

Notre fragment représente le coin de terre où Erasme passa la plus grande partie de son enfance et de sa jeunesse : Gouda et Steyn. On y voit aussi le couvent du Hem, où demeurait son ami Corneille Aurelius.

C'est la seule carte sur laquelle nous ayons rencontré le monastère de Steyn. Nous ferons remarquer que dans l'atlas les maisons religieuses sont indiquées par un clocher surmonté d'une croix.

A mi-chemin de Gouda et de Oudewater, sur les bords de l'Yssel, on traverse une petite contrée nommée le pays de Steyn, et qui formait autrefois la seigneurie de ce nom. En 1130, le pays de Steyn fut donné à l'église d'Oudemunster, à Utrecht, par l'évêque de cette ville, André, des comtes de Kuyk. Au milieu du XIVe siècle, il était tenu en fief du chapitre d'Oudemunster par Jean de Beaumont ou de Blois, frère cadet de Guillaume le Bon, comte de Hainaut et de Hollande. La fille unique de Jean de Beaumont, ayant épousé Guy, comte de Blois, lui apporta la seigneurie de Steyn. Il n'était pas né de descendants de ce mariage, mais Jean de Beaumont, qui mourut en 1397, avait un fils naturel que l'on nommait Jean, le bâtard de Blois, chevalier et seigneur de Treslong. Celui-ci reçut de son père la ville et châtellenie de Gouda et le pays de Steyn.

En 1419, quelques chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin, ayant à leur tête le prieur Jacobus Gyrardi, obtinrent de Jean de Blois la permission de fonder une maison dans le pays de Steyn. Ils choisirent pour emplacement un terrain situé sur la rive droite de l'Yssel, vis-à-vis de Haastrecht, à une lieue de Gouda. L'évêque d'Utrecht, Frédéric de Blankenheim,

confirma l'autorisation, et le curé de Haastrecht, Hugues Ellinc, y ajouta son consentement. Le nouveau cloître fut dédié à Saint-Grégoire, pape, et reçut le nom d'Emmaüs. Jean le bâtard mourut en 1435 et laissa la seigneurie de Steyn à Jean de Treslong, un de ses fils, qui était chanoine du chapitre d'Oudemunster, à Utrecht. Celui-ci confirma les concessions faites par son père aux religieux d'Emmaüs et y ajouta de nouvelles faveurs. Il leur permit de posséder dans la seigneurie 6 *hoeven* de terre (102 hectares environ). S'ils acquéraient des terres au-delà de ce chiffre, ils devaient les vendre à leur profit endéans l'année.

Jean de Treslong, muni du consentement du chapitre d'Oudemunster, vendit, le 15 avril 1438, pour 2800 florins du Rhin, la seigneurie de Steyn à la ville de Gouda, à condition de maintenir intacts les anciens priviléges et concessions. La ville institua en son nom, pour seigneur du pays, Jean Woutersz, qui confirma de nouveau les lettres octroyées au monastère.

Mais la ville n'ayant pas accompli ses engagements, le pays de Steyn retourna aux chanoines d'Oudemunster; cependant en l'année 1481 un nouvel accord survint entre le magistrat de Gouda et le chapitre. La ville paya une somme de 1000 florins du Rhin et resta définitivement en possession du pays.

Les premiers religieux qui occupèrent le couvent d'Emmaüs se signalèrent par leur piété et leurs bonnes mœurs, et il semble que pendant les déchirements du diocèse d'Utrecht, lors de la lutte pour le siége épiscopal entre Rodolphe van Diephout, Raban van Helmstad et Zweder van Kuilenburg, lutte qui occasionna de grands désordres parmi le clergé, il semble que le couvent de Steyn ne se départit point de sa bonne renommée. En 1442,

le prieur de Steyn, Jean Klaassen (Johannes Nicolai), qui présidait le chapitre général de chanoines réguliers de Hollande et de Zélande, voulant opposer une barrière au relâchement qui s'introduisait dans les monastères de son ordre, prit l'initiative d'une réforme générale. La règle primitive, octroyée par l'évêque Frédéric de Blankenheim, fut révisée et améliorée; elle fut revêtue de l'approbation de Rodolphe van Diephout et acceptée comme règle définitive par les prieurs des chanoines, au chapitre général de l'an 1444.

Peu à peu cependant, des abus se glissèrent à Steyn à la suite d'un accroissement de richesses. Les restrictions apportées à l'accumulation des biens par la charte de Jean de Treslong ne suffirent plus : la ville de Gouda, devenue propriétaire de la seigneurie, fut obligée d'en édicter de nouvelles. Dans un accord qu'elle fit avec le prieur, le 13 décembre 1451, il est stipulé qu'aucun religieux ne pourrait apporter, soit par dot, soit par héritage, plus de 65 nobles d'Angleterre, et que les revenus du couvent ne s'élèveraient point au-delà de 500 nobles par an, somme fixée pour l'entretien de quarante personnes.

Voilà, en résumé, ce que nous connaissons de l'histoire de cet obscur monastère. Il végéta ainsi jusqu'en 1549. Le 16 juillet de cette année, il devint la proie des flammes, par la malveillance ou peut-être seulement par la négligence d'un religieux. On ne songea pas à le rebâtir. En 1551, les moines obtinrent du magistrat de Gouda la concession du couvent des Brigittines, et se retirèrent en ville. Un quart de siècle plus tard, la Réforme les obligea de quitter pour toujours cette dernière résidence.

Le couvent de Steyn était situé sur la rive droite de l'Yssel, dans un terrain humide et insalubre. Après l'incendie, on y

bâtit une ferme. Il n'en reste plus rien aujourd'hui, mais l'emplacement qu'il occupa se nomme encore *het Klooster*, le Couvent.

C'est dans ce monastère presque ignoré qu'Erasme fut contraint de passer près de quatre années de sa vie, quatre années dont, jusqu'à sa mort, le souvenir exerça sur lui une influence puissante, presque fatale. On peut dire avec raison qu'une grande partie des déboires, des incertitudes et des faiblesses même de cette existence si glorieuse, mais si tourmentée, ont eu pour origine le passage d'Erasme par le couvent de Steyn. C'est là que, malgré lui, il revêtit la robe du moine.

Erasme naquit, selon toute apparence, à Rotterdam, le 28 octobre 1469 (1). Enfant illégitime de Gerrit Elias, de Gouda, et de Marguerite, fille d'un médecin de Zevenbergen, il fut, dès sa naissance, une victime du sort. Son père, persécuté par sa famille, prit la fuite vers Rome, où il subsista péniblement.

(1) Il existe de nombreuses variantes quant à la date de naissance d'Erasme. L'inscription de la statue de Rotterdam donne l'année 1467 et c'est l'opinion la plus commune. Nous adoptons le chiffre 1469, en prenant pour base ce point qu'il avait vingt et un ans à sa sortie du couvent de Steyn, ce qui eut lieu en 1491. Voici le tableau que nous dressons :

Naissance.	1469
A l'école, de 4 à 9 ans	1473-1478
A Deventer, de 9 à 13 ans	1479-1482
Il retourne à la maison, perd ses parents; il a 14 ans.	1483
A Bois-le-Duc, trois ans	1484-1486
Chez ses tuteurs. Un an de fièvre; il a 18 ans	1487
A Steyn, quatre ans; il a 21 ans.	1487-1491

Avec la date de 1469, toutes les discordances disparaissent; cette date, d'ailleurs, n'est en contradiction avec aucune donnée positive.

Trompé par ses frères, qui lui avaient annoncé la fausse nouvelle de la mort de Marguerite, il se fit prêtre, et, par cette résolution, il lui fut impossible à jamais de donner un nom à son fils. Mais étant revenu aux Pays-Bas, il s'acquitta noblement de ses devoirs de père : l'enfant, après avoir accompli sa quatrième année, fut mis à l'école à Gouda, où sa mère était retournée. Cette école était tenue par Pierre Winkel, qui fut depuis l'un des tuteurs d'Erasme et le principal auteur de sa vocation.

L'enfant n'y fit pas grands progrès à en croire l'homme illustre. « *Ac primis annis minimum proficiebat in litteris illis inamœnis, quibus natus non erat.* »

Cette phrase est assez obscure. On s'est demandé quelles étaient les *litteræ inamœnæ* pour lesquelles Erasme se disait n'être pas né. « Que lui pouvait-on faire faire à l'âge de cinq ou six ans? N'était-il point né pour apprendre à lire et à écrire, à décliner et à conjuguer en latin? Il faut qu'il veuille parler de quelque autre chose, de la musique peut-être, ou de tel autre exercice des enfants de chœur (1). »

Nous croyons qu'il s'agit tout simplement dans ce passage de l'enseignement primaire de la langue maternelle d'Erasme; on sait qu'il affectait un profond mépris pour toute langue vulgaire. Pour lui les seules *litteræ amœnæ*, c'était cette grande littérature classique de Grèce et de Rome, dont il fit l'étude de toute sa vie et qui devait lui mériter un jour le titre de Restaurateur des lettres.

Quand l'enfant eût atteint sa neuvième année (2), il fut envoyé

(1) Bayle, *Dict. hist.* Article Erasme.

(2) On n'est pas d'accord sur la date de son arrivée à Deventer. Van der Aa (*Biographisch Woordenboek*, 1859), dit que ce fut en 1478, tout en admettant

à l'école de Deventer ([1]). Sa mère, l'ange gardien de son enfance, *custos et curatrix teneræ ætatis*, s'y rendit avec lui.

Cette école était alors la plus célèbre des Pays-Bas. L'institut des Frères qui la dirigeaient avait été fondé par Florent Radewyns, le zélé compagnon de Gérard Groote. A l'époque où le jeune Erasme arriva à Deventer, il était sorti déjà de l'institut quelques hommes remarquables à divers titres : outre le fondateur, on cite Gerlach Petersen (Gerlacus Petri), Johannes de Kempen, le frère de Thomas à Kempis, et le cardinal Nicolas de Cusa.

Cependant, nous dit Erasme, l'enseignement de l'école était barbare.

L'institut de Deventer, comme tous ceux des Hiéronymites ou Frères de la vie commune, avait été dans son principe, une école de mysticisme plutôt que de science profane. On y enseignait bien la lecture, l'écriture et suffisamment de latin pour comprendre les écrivains ascétiques, pour en faire des copies et des extraits; mais l'enseignement ne paraît pas avoir été au-delà. Gérard Groote, le fondateur de la communauté, n'avait-il pas dit expressément à ses disciples : « Que la base de vos études et le miroir de votre vie soient d'abord les Évangiles, car ils renferment la vie du Christ ; puis les vies des Saints et les sentences des Saints Pères ; les lettres de Saint Paul et les actes

1467 pour date de la naissance. M. Delprat croit qu'il y séjourna de 1474 à 1479. (*Verhandeling over de broederschap van G. Groote*, 2e uitg., Arnhem, 1856).

([1]) Cette école était l'école capitulaire, dépendant de la cathédrale et placée sous la direction du chapitre; mais l'enseignement y était confié alors aux Frères de la vie commune.

des Apôtres, ensuite les écrits édifiants de Saint Bernard, d'Anselme et d'Augustin. »

Et ailleurs : « Ne perdez pas du temps à la géométrie, l'arithmétique, la rhétorique, la dialectique, la grammaire, la poésie et l'astrologie. Tout ce qui ne nous rend pas meilleurs, ni ne nous détourne pas du mal, est nuisible (¹). »

On pourrait dire même, jusqu'à un certain point, que l'idée première de G. Groote était une réaction contre la science qui commençait à se faire jour dans les universités. Élève de l'Université de Paris, professeur à celle de Cologne, il était savant en tout ce qu'on enseignait alors, mais il n'avait trouvé qu'amertume et dégoût au fond de tout savoir humain. C'était sous l'empire de cette aversion subite et de ce détachement du monde, qu'il institua sa communauté.

Elle ne fut, dans le principe, que la réunion de quelques hommes qu'il avait entraînés par l'éloquence et l'onction de sa parole et qui vivaient ensemble sous le même toit, travaillant à copier des livres religieux et développant leur vie intérieure dans de pieuses méditations. Du vivant de leur fondateur, il ne paraît pas qu'ils ouvrirent des écoles. Ce fut son successeur, Florent Radewyns qui ajouta aux occupations habituelles des Frères, celle d'instruire le peuple. Il fonda l'établissement de Deventer dans sa propre maison d'abord, et acquit ensuite, en 1391, par échange, une habitation plus vaste, dans la rue dite Pontstegelestraat. L'institut prospéra : les élèves y accoururent en grand nombre. En 1441, les Frères bâtirent une vaste maison pour recevoir soixante-dix pensionnaires.

(¹) Stallaert et Vanderhaeghen, *De l'instruction publique au moyen-âge.* (Mém. cour. de l'Acad. de Belgique, t. XXIII, p. 123).

Dès que les disciples de Gérard Groote se furent mis à enseigner et qu'ils obtinrent du succès, on peut dire qu'ils oublièrent de plus en plus les préceptes du fondateur. Ils instruisaient dans la science du salut, mais en même temps ils jetaient, sans s'en douter et comme malgré eux, la semence du savoir profane. En apprenant à lire et à écrire au peuple, jusqu'alors à peu près privé de toute instruction, ils ouvraient à une foule d'esprits des horisons nouveaux, et faisaient germer dans les cœurs des aspirations inconnues. Et les maîtres eux-mêmes n'en étaient pas exempts; car tous n'avaient pas, sans doute, cette volonté forte et implacable de Gérard Groote à réfréner notre nature curieuse et altérée de savoir. Tout en enseignant l'inoffensive grammaire de Jean de Garlande, ils apprenaient à balbutier quelques noms de l'antiquité classique, et la curiosité, plus forte que les prescriptions de leur pieux fondateur, devait les porter à faire plus ample connaissance avec les maîtres de l'art d'écrire. Ces noms, du reste, leur furent bientôt apportés par une voix plus forte, celle de la renommée, qui leur annonçait jour par jour les merveilleux progrés de la Renaissance des lettres en Italie. Il est difficile de s'arrêter dans le chemin de la science, l'institut des Frères de la vie commune en fournit la preuve.

Essentiellement religieux, ou plutôt ascétique, d'abord, et faible sous le rapport littéraire, leur enseignement grandit de plus en plus et parvint enfin à une grande hauteur. Vers la fin du XVe siècle, les écoles des Frères sont les premières des Pays-Bas.

Ce progrès fut assez lent. A l'époque où le jeune Erasme vint à Deventer, l'école, quoique prospère, était barbare, mais une réforme s'y opérait.

On y apprenait, dit-il, *Ebrardus et Joannes de Garlandia.*

Ebrardus Belhunensis, ou Évrard de Béthune, florissait au XIIe siècle et avait composé un ouvrage célèbre, intitulé : *Græcismus, de figuris et octo partibus orationis.* C'était une grammaire latine dont les règles étaient formulées en vers barbares et qui fut, pendant trois ou quatre siècles, l'instrument classique des écoles pour l'étude du latin. L'auteur l'avait nommée le *Grécisme*, parce que la partie principale en était consacrée à expliquer les mots latins dérivés du grec.

Jean de Garlande, grammairien et poète anglais, vivait au XIIIe siècle (¹). Il est l'auteur, entre autres, du fameux *Facetus*, sorte de poème moral en distiques rimés, roulant sur les devoirs de l'homme envers Dieu, envers son prochain et envers soi-même, poème qu'il composa dans le but de suppléer à ce qui manque aux fameux distiques qui portent le nom de Caton. Ce poème — si on peut donner ce nom à cette rapsodie barbare — a été en vogue dans les écoles pendant près de trois siècles, et il fut souvent réimprimé, entre autres, à Devenler, chez Jac. de Breda, en 1494 et en 1499.

On peut en dire autant du *Floretus*, espèce de catéchisme en vers que Gerson ne dédaigna pas de commenter, du *Cornutus* et de divers traités de grammaire, sur les synonymes, les équivoques, etc., traités qui allaient de pair avec le Grécisme d'Evrard de Béthune (²).

Erasme cite encore plusieurs autres manuels en usage alors dans les écoles des Pays-Bas : le Papias, l'Huguitio, le Catho-

(¹) Ce point a été parfaitement établi par M. VICTOR LE CLERC, au tome XXI de l'*Hist. littér. de la France*.

(²) V. *Hist. littér. de la France*, t. VIII, p. 83 et suiv.

licon, l'Isidorus, etc. [1]. Les diatribes dont il les accable à tout propos sont empreintes peut-être de quelque exagération. Sans doute, ces ouvrages étaient ridicules sous le rapport de la forme, mais il se trouve encore aujourd'hui des auteurs qui prétendent que la méthode d'envelopper les règles de la grammaire ou de la logique dans un ou plusieurs vers, barbares peut-être mais faciles à retenir, avait ses avantages, et que le dernier mot n'a pas été dit sur l'inutilité du *Jardin des racines grecques*, de Port Royal. Mais Erasme avait en vue l'abus que faisaient de ces ouvrages des instituteurs incapables et inintelligents, plutôt que les livres eux-mêmes.

Si l'enseignement était arriéré vers l'époque où Erasme vint à Deventer, il faut dire aussi qu'une grande réforme s'y accomplissait sous l'impulsion d'un homme qui a rendu les plus grands services à l'enseignement dans les Pays-Bas, et qui, plus que tout autre peut-être, a contribué au développement de l'intelligence d'Erasme. Cet homme, c'est Alexandre Hegius.

Né vers 1420, selon d'autres en 1433, à Hech, près de Horstmar, en Westphalie, Hegius dirigea d'abord l'école de Wezel, et ensuite celle d'Emmerik. A l'âge de quarante ans, il alla écouter les leçons du jeune et déjà célèbre Rodolphe Agricola, le restaurateur des lettres grecques en Allemagne. Ayant été ensuite, vers 1469, nommé recteur de l'école de Deventer, il y fit preuve de tant de science et de zèle que l'on accourait de partout pour assister à ses leçons. Sous sa direction, l'école eut bientôt deux mille deux cents élèves, venus d'Allemagne, de France et des Pays-Bas.

[1] V. surtout le *Conflictus Thaliæ et Barbar.*, OEuvres compl., t. I, p. 890.

Hegius fut à la tête de l'école pendant trente ans environ : il mourut vers la fin de décembre de l'an 1498 ([1]).

Erasme n'ayant pas terminé ses études à Deventer, ne fut pas directement l'élève d'Hegius, qui dirigeait la classe la plus élevée. Mais il l'entendit aux grandes fêtes, jours auxquels l'illustre maître donnait une leçon générale aux classes réunies. C'est dans ces conférences qu'il puisa les préceptes de la bonne littérature, tels que savait les enseigner le disciple d'Agricola, c'est là aussi qu'il ressentit pour Hegius cette haute estime dont il donna plus tard tant de témoignages dans ses œuvres.

Son véritable professeur fut Jean Syntheim, ***Sinthius***, ***Joannes de Synthis*** ou ***Johannes Van Delden***. Versé dans le grec et le latin, il s'efforça de seconder Hegius dans la réforme des méthodes d'enseignement. A cet effet, il fit la révision de la principale grammaire en usage dans ce temps-là, celle d'Alexandre de Ville-Dieu. Il en publia une nouvelle édition commentée, qui devint d'un usage presque général dans les écoles des Pays-Bas et d'Allemagne ([2]).

([1]) V. sur Hegius : *Overijsselsche almanak voor oudheid en letteren*. Deventer, 1852, p. 37-67.

([2]) *Magistri Alexandri opus; cum Glossa, per Johannem Synthis. Daventriæ*, Rich. Pafraet, 1488, in-4°. — Idem, sous ce titre : *Glosa super prima et secunda parte Doctrinalis Alex. Galli Grammatici : per Joannem Synthen. Daventr. Rich. Pafraet*, 1497, in-4° — Idem, sous ce titre : *Commentarii grammatici in Doctrinale Alexandri. Parisiis, Jodocus Badius*, 1504.

Il publia en outre : *Joannis Sentinensis composita verborum. Ejusdem verba deponentialia. Dav.* 1490, in-4°. — Idem, ibid., *Jac. de Breda*, 1495, — Id., ib., 1498, in 4°.

Il paraît que Sintheim fut le premier qui sut distinguer dans le mérite naissant du jeune Erasme les germes des plus hautes destinées littéraires. Cependant l'illustre écrivain ne s'est guère souvenu de son maître ; plus tard, il n'entretint avec lui aucune correspondance et n'en parle guère qu'une seule fois, dans l'abrégé de sa vie. Il est à croire qu'il n'a point partagé la bonne opinion dont ce maître jouit parmi ses contemporains.

Erasme eut à Deventer quelques condisciples dont les noms figurent dans ses écrits et avec lesquels il continua des relations. Un des principaux d'entre eux est Bartholomæus de Coloniâ (nommé aussi *Decimator*, latinisation de son nom de famille *Zehender*). Né vers l'an 1460, il avait neuf ans de plus qu'Erasme. Il suivit aussi les leçons d'Hegius et devint un ardent défenseur de la bonne latinité contre le jargon monacal de son temps. Son zèle pour le purisme allait jusqu'à l'exagération : aussi ses élèves avaient-ils tracé, sur le mur de la classe, un dessin satirique qui le représentait auprès d'une marmite d'où il tirait sans cesse de nouveaux mots pour les offrir à manger. C'est de là qu'il reçut le surnom de *Kok* (cuisinier). Il était d'une telle sévérité qu'on disait de lui qu'il était un second Hercule menaçant la jeunesse, une massue à la main (1).

(1) Delprat, *Verhandeling over de broederschap van G. Groote*, etc., 2e édit. Arnhem, 1856, p. 74. — Paquot, XII, p. 113.

Barthélemi de Cologne a publié : *Epistola mythologica plerisque lepidis sententiis ... referta, Daventriæ*, Jac. de Breda, vers 1489-90. — Ib., 1490. — Id., Delft (Chr. Snellaert), 1495, etc., etc. — *Sylva carminum. Dav.* J. de Breda, 1491. - Id., *Munster*, 1494. — *Barth. Coloniensis canones. Zwollis*, 1500. — *Libellus elegiacus de septem doloribus illustrissimæ virginis Mariæ. Dav.* Jac. de Breda, 1514.

Ortuinus Gratius était professeur de cinquième à Deventer, à l'époque où s'y trouvait Erasme.

Ce théologien, qui acquit moins de célébrité par ses ouvrages que pour avoir été la victime d'Ulrich de Hutten et de Reuchlin, dans les *Epistolæ obscurorum virorum*, était originaire du duché de Munster, fit ses études à l'école d'Alex. Hegius et professa plus tard à Cologne, où il mourut en 1542. C'était un homme éclairé, instruit et bon humaniste (¹), mais qui s'attira l'inimitié des réformateurs par ses ouvrages de controverse. Il n'était nullement le champion de la barbarie littéraire, comme on le représentait, mais il n'était pas de taille à lutter, par l'esprit, contre ses adversaires. Quelques personnalités imprudentes semblent avoir été cause de l'animosité avec laquelle on le poursuivit et dont Erasme prit sa bonne part. En plusieurs occasions, il en parle en des termes peu flatteurs. Il aura con-

(¹) « *Quid venit in mentem Gratio, ut suas literulas turpiter servire vellet quorundam stultitiæ, seu potius ambitioni cum eo videatur ingenio præditus Gratius, ut si vero judicio justam operam adjunxisset, inter eloquentes ac liberatos haberi potuisse!.* » (*Epist. Erasmi Pirckheimero,* CCCLXXIV, tome III, p. 384).

Les *literulæ* dont parle Erasme sont sans doute les *Lamentationes obscurorum virorum. Non prohibite per sedem apostolicam. Coloniæ.* 1518. C'est une réponse d'Ortuinus au libelle de Reuchlin, réponse très-vive, très-acerbe, mais complètement dépourvue de goût littéraire. Erasme y est assez maltraité; il ne pouvait d'ailleurs pardonner à Ortuinus d'avoir divulgué une lettre que lui, Erasme, avait écrite à Joannes Cæsar et dans laquelle il s'exprime défavorablement sur les *Epistolæ obscurorum virorum*. Par cette indiscrétion, en effet, Erasme, qui aimait assez à ménager la chèvre et le chou, se trouva dans une fausse position vis-à-vis des auteurs de ce piquant ouvrage.

servé, sans doute, quelque souvenir désagréable de son ancien condisciple.

On cite encore parmi les amis d'Erasme, à Deventer, le chanoine Jean Oostendorp, qui n'a pas laissé d'écrits, mais qui rendit des services à Hegius dans son enseignement [1], et Jacobus Faber.

Ce dernier naquit à Deventer, en 1472, et, après y avoir fait ses études, il dirigea la deuxième classe dans l'école de cette ville [2]. Il est possible qu'il y ait été un peu plus tard qu'Erasme : cependant, il eut avec lui des relations basées sur leur commune présence au collége.

En 1503, Jacques Faber fit imprimer quelques poésies d'Alexandre Hegius et les dédia à Erasme [3].

Tous les ans, dans l'une ou l'autre circonstance solennelle, l'illustre directeur avait coutume de lire à ses élèves une pièce poétique de sa composition. C'est le recueil de ces pièces, soigneusement rassemblées, que Faber publia sous le patronage de son ancien condisciple. Quelques-unes de ces poésies ont pour sujet un trait de la vie de la Vierge ou du Christ, mais la plupart sont simplement morales; et il est assez curieux de les mettre en rapport avec les premières œuvres d'Erasme. On reconnaîtra de suite dans celles-ci l'influence du maître, tant sous le rapport du choix des sujets que sous le rapport du style. Tous deux ont fait la satire de l'avarice et de la mollesse, tous deux ont cherché à inspirer aux jeunes gens l'amour des belles-lettres

(1) V. DELPRAT, *Verhandeling*, etc., loc. cit

(2) « *Intranei Daventriensis lector secundæ classis* » (REVIUS, *Daventria illustrata. Lugd.-Bat.* 1651. p. 140.

(3) *Opuscula Alex. Hegii, duobus partibus.* R. Pafraet. 1503.

et de la vertu. La forme des vers, les réminiscences classiques qui y fourmillent, donnent aux poésies de l'un et de l'autre une physionomie semblable. Cependant, il y a plus de netteté, plus d'imagination dans celles de l'élève que dans celles du maître.

Dans sa dédicace, Jacques Faber annonçait la publication prochaine des *Dialogues* d'Alex. Hegius : ils parurent, en effet, la même année chez Pafraet. Ils traitent des questions philosophiques ou littéraires; deux ou trois, des sujets religieux. Les deux ouvrages sont devenus très-rares.

Erasme peut avoir eu pour condisciple à Deventer, Hermannus Buschius Pasiphilus, un des bons poëtes de l'époque. Né à Dulmen, en Westphalie, il vint faire ses études à l'école dirigée par Alex. Hegius. En 1480, il se rendit en Italie, où il se lia avec plusieurs hommes célèbres. Parmi ses ouvrages, on compte deux livres d'épigrammes, *Epigrammatum libri duo. Lipsiæ*, 1550, qu'il dédia à son ancien maître Hegius, et un *Carmen gratulatorium de adventu Erasmi Coloniam. Coloniæ*. 1516.

Cependant, Buschius et Erasme ne se sont pas connus au milieu du grand nombre d'étudiants qui fréquentaient l'école de Deventer, car, dans ce dernier poëme, Buschius dit qu'il voit Erasme pour la première fois :

Venit, certa fides, vidi, vidi ipse cupitum
Optatumque mihi toties occurrere vultum
Hospitis egregii, dextramque amplexus inhæsi.

Plus tard, il intervint dans les controverses théologiques d'Erasme, et il prit le parti de celui-ci contre ses adversaires. Il existe une lettre de Buschius et trois lettres d'Erasme dans la vaste correspondance de ce dernier.

Enfin, il faut nommer encore un certain Corneille, chanoine régulier, cité par Revius. Ce Corneille était le contemporain de Jacques Faber; il étudia la poésie dans l'école de Deventer et écrivit un poème en XXX livres, ayant pour sujet la vie de la Vierge, et intitulé : *Marias* (1). Les dix premiers livres étaient dédiés à Jacques Faber, et dans la préface il parle en ces termes : « Après avoir terminé six livres de la première décade, je faillis perdre mon courage en contemplant la grandeur du travail. Mais un chanoine régulier, du nom d'Erasme, me tendit la main et m'exhorta à ne pas abandonner l'œuvre. C'est un homme dans la fleur de la jeunesse, d'une piété régulière, et le plus habile de toute notre époque peut-être, dans l'art d'écrire en prose ou en vers. Il se montra envers moi comme un autre Mécène, et même, si je puis m'exprimer ainsi, il me rendit dans ce travail le service qu'un Hébreu rendit à Saint Jérôme, tout en rappelant sans cesse le mot de Virgile : le travail opiniâtre surmonte tout. »

Un peu plus loin il ajoute un fragment d'une lettre d'Erasme : « Je vous soupçonne, mon cher Corneille, de m'en vouloir pour avoir rappelé vos vertus. Fâchez-vous tant que vous voudrez, mais jamais je ne saurais m'empêcher de célébrer vos louanges. En outre, je vous demande avec les instances les plus vives de me dédier (la demande est hardie sans doute), votre insigne et immortel ouvrage, *La Mariade*, auquel vous travaillez en ce

(1) Ce poème existait en manuscrit à la bibliothèque de Deventer. Nous ne le voyons plus mentionné dans le *Catalogus Bibliothecæ Daventriensis*. *Dav*. 1832, in-8°, et nous ignorons ce qu'il est devenu. Il serait intéressant de savoir s'il existe encore.

moment. Vous le savez, personne ne vous est plus attaché que moi, et j'ai pris la résolution de défendre, de recommander, d'honorer votre travail autant que je pourrais le faire, je ne dirai pas pour vos travaux (car il paraît que je suis assez inhabile à leur rendre ce service), mais, à coup sûr, comme personne n'aura jamais pris la défense des siens. Faites donc en sorte de me le faire transcrire selon votre promesse et de me l'envoyer. »

Qu'il soit question dans ces lignes de J. Faber et d'Erasme, dit Revius, cela n'est pas douteux, mais je n'ai jamais pu découvrir qui était ce Corneille.

Ce Corneille n'est autre, croyons-nous, que Corneille Aurelius, de Gouda, dont nous parlerons plus loin. Nous n'avons pas trouvé de traces de son poème, mais on sait que Corneille se livrait avec ardeur à la poésie et il est souvent parlé de ses poèmes dans la correspondance d'Erasme. C'étaient sans doute des espèces d'épopées de longue haleine, car il est question encore dans les lettres d'une histoire versifiée de Saint-Nicolas (1). Valère André cite parmi les ouvrages de Corneille un livre d'Odes sur les douleurs de la Vierge, qui se trouvait en manuscrit chez Marcus Zuerius Boxhorn, à Leyde (2). Il cite encore des poèmes sur Saint Corneille et sur Saint Martin.

Il ne peut être question ici de Corneille Werdenus, le religieux de Steyn, dont il sera parlé plus loin. Il demeurait sous le même toit qu'Erasme, on ne peut donc songer à une correspondance entre eux.

Timannus Camenerus Guernensis fut aussi élève de l'école

(1) V. *Epist.* CCCCXVII, p. 1804.

(2) *De B. Virg. Deiparæ doloribus Odarum liber.*

d'Hegius au temps d'Erasme. Il naquit à Guerna, dans le diocèse de Munster et gouverna l'école très-florissante de cette ville depuis 1500 jusqu'en 1530. Il écrivit un *Abrégé de la philosophie naturelle, de la dialectique et de la grammaire.* Il ne semble pas avoir eu de relations avec Erasme.

Nous ne mentionnerons que pour mémoire Jean Murmellius, de Ruremonde. Il est probable que ce savant et laborieux instituteur était élève de l'école de Deventer en même temps qu'Erasme, mais il ne paraît point que ces deux condisciples aient eu plus tard des relations entre eux. Murmellius se lia d'amitié avec son autre condisciple Ortuinus Gratius.

Les premières productions de la plume d'Erasme datent de l'époque où il était à Deventer. C'est là qu'il composa son poème bucolique :

Pamphilus insano Galateœ captus amore...

C'est un pastiche de Virgile, dans lequel on rencontre un bon nombre de fragments classiques, mais qui peut, en somme, passer pour un très-bon *devoir* de collége. On y reconnaît de la facilité, de l'abondance et de l'esprit. Il faut remarquer que l'auteur n'avait pas quatorze ans. Ce poème fut publié pour la première fois en 1539, par Alard d'Amsterdam (1) sous ce titre : *D. Erasmi Roterodami Bucolicon, lectu digniss. Cum scholiis Alardi Aemstelredami, cuius studio nunc primum et repertum et œditum est. Coloniæ ex off. Heronis Alopecii. An.* 1539.

On lit dans les gloses d'Alard que le poème n'a pas été publié d'après le manuscrit original, mais d'après une copie, et qu'il en existait encore une autre copie chez Renier Snoy, récemment

(1) Sur Alard d'Amsterdam v. Paquot, t. II, p. 404.

décédé, où elle avait été égarée pendant plus de quarante ans avec d'autres poésies de la jeunesse d'Erasme. Il n'est pas douteux, dit Alard, qu'Erasme les aurait publiées, s'il les eût retrouvées.

Il est probable qu'il s'agit là des poésies que nous publions de nouveau aujourd'hui.

L'édition des œuvres complètes d'Erasme, publiée par Froben, comprenait déjà un certain nombre de pièces poétiques qui datent presque toutes de la jeunesse de l'auteur. Le Clerc, dans sa grande et belle édition, en fit paraître un certain nombre d'autres, prises dans un manuscrit provenant de Pierre Scriverius. Sauf les épigrammes, la plupart des poésies d'Erasme ont été composées soit à Deventer, soit à Bois-le-Duc, soit à Steyn; il serait difficile, et ce serait d'ailleurs un travail fort oiseux, que d'essayer de déterminer quelles sont de l'une et de l'autre époque.

On ne connait presque point de détails sur la jeunesse d'Erasme pendant son séjour à Deventer; il parait cependant que ses brillantes qualités s'y firent remarquer de bonne heure. Il avait douze ans quand le célèbre Rodolphe Agricola, dans une de ses tournées, vint à Deventer visiter son ami Alex. Hegius et l'école dont la renommée s'étendait partout. Hegius lui fit voir les compositions des élèves; une d'entre elles le frappa vivement et il désira qu'on lui en présentât l'auteur. On lui amena le jeune Erasme. Agricola lui fit quelques questions, fut frappé de ses réponses et, l'envisageant fixément, comme pour lire dans ses yeux, il lui prédit qu'il serait un jour un grand homme [1].

Quoi qu'il en soit de la vérité de cette anecdote — car Agricola fit des prédictions du même genre à Jean Murmellius et à Herman

[1] Melchior Adam, *Vita Erasmi*, p. 87.

Buschius — il est à remarquer qu'Erasme fut toujours un admirateur enthousiaste d'Agricola. Il en a fait plusieurs fois l'éloge le plus chaleureux.

Erasme resta à Deventer jusqu'à la troisième classe (*ad classem tertiam*) : il avait treize ans. Une maladie contagieuse qui vint, à cette époque, exercer de grands ravages dans la contrée, emporta sa mère, et lui-même dut fuir à Gouda, son pays natal. Gérard, son père, à la nouvelle de cette mort si inattendue, tomba malade et mourut peu de temps après.

Le jeune homme reste seul au monde à l'âge de quatorze ans.

Avant sa mort, le père d'Erasme institua trois tuteurs, en qui il avait toute confiance, pour veiller sur son fils et administrer la petite fortune qu'il lui laissait. Le principal d'entre eux était Pierre Winkel, le maître d'école de Gouda. Mais leur négligence ou leur mauvaise foi dissipèrent l'avoir du pauvre orphelin.

Celui-ci était assez mûr pour être envoyé à quelque Université : les tuteurs n'en firent rien. Pour couvrir les abus de leur gestion, et de crainte de le lancer dans les études qui pourraient un jour lui donner une position dans le monde, ils avaient résolu d'en faire un religieux. Il fut donc emmené à Bois-le-Duc dans une autre institution des Frères.

Cette maison avait été fondée en 1425, par Gérard de Kalkar, et avait alors pour directeur un certain Romboldus. Erasme perdit près de trois années de sa vie parmi ces religieux qui avaient, selon lui, la mission de l'attirer dans leur ordre. « Ce genre d'hommes, dit-il, se répand par le monde entier pour perdre les bons esprits et semer de la graine de moines. » Romboldus, qui admirait l'intelligence du jeune homme, se prit à le solliciter

vivement de s'agréger à son troupeau. Mais le jeune homme s'excusait sur son inexpérience et son âge.

Nous n'avons aucun détail sur le séjour d'Erasme à Bois-le-Duc, il faut croire que le souvenir de ces trois années lui pesait beaucoup. Cependant, comme il le dit lui-même, il y continua ses études et y forma de plus en plus son style par la lecture de quelques bons auteurs.

Miné par une fièvre quarte, il dut quitter cette maison et retourna auprès de ses tuteurs : l'un d'eux venait de mourir dans une épidémie, les deux autres, et surtout Pierre Winkel, sans doute, se mirent à lui parler de nouveau de la vie religieuse. Le jeune Erasme, quoique languissant et fiévreux, résiste pendant plus d'une année. Il n'avait, comme il le dit lui-même, aucune aversion pour la piété, mais il avait horreur du couvent.

On lui donne un délai pour réfléchir. L'un des tuteurs suborne diverses personnes pour abattre l'esprit déjà affaibli de son pupille.

Entretemps aussi, il lui cherche une place dans quelque monastère, et arrête son choix sur la maison de Sion, près de Delft : un couvent de chanoines réguliers de l'ordre de Saint Augustin et le principal de cet ordre.

Le jour arrive où Erasme a promis de se décider : le jeune homme continue à répondre qu'il ignore ce que c'est que le monde, ce que c'est qu'un monastère, et ce qu'il est lui-même. Il croyait agir avec prudence, pour apprendre à se connaître, en demandant de passer quelques années encore sur les bancs de l'école.

Furieux de cette résistance, Pierre Winkel lui répondit un jour : C'est donc en vain que j'aurai fait tant d'efforts et tant de

démarches pour obtenir ton admission dans une pareille maison! Va, tu n'es qu'un fainéant, un mauvais esprit! Je renonce à ta tutelle. Cherche toi-même à trouver de quoi te nourrir!

Le jeune homme répondit avec fermeté qu'il acceptait la démission offerte et qu'il se croyait parvenu à un âge où l'on n'a plus besoin de tuteurs.

Winkel ne se tint point pour battu : craignant peut-être d'avoir des comptes à rendre, il poursuivit ses obsessions; mais, voyant qu'il n'obtiendrait rien par les menaces, il recourut de nouveau aux moyens détournés. Il fit agir son frère, qui était également tuteur d'Erasme et qui avait peut-être plus d'action sur son esprit Ce nouvel embaucheur fit jouer les caresses et l'intrigue. De toutes parts, il dirigea vers le récalcitrant de sages conseillers qui lui vantaient les douceurs, la paix, les avantages de la vie monastique. Erasme n'avait plus ni compagnon ni ami qui ne fût gagné par cet homme.

Outre les tourments de cette obsession continuelle, il était miné par la fièvre; et dans cette situation d'esprit, il se sentit plus que jamais du dégoût pour le cloître.

Un jour cependant, il s'en alla, tout à fait par hasard, visiter le couvent d'Emmaüs, près de Gouda. Il y trouva son camarade de chambrée à l'école de Deventer, Corneille Werdenus, qui revenait d'Italie, où il n'avait pas appris grand chose, et se disposait à revêtir l'habit de chanoine régulier.

Werdenus, dans son entrevue avec Erasme, se mit à dépeindre avec de grandes paroles les mérites du nouveau genre de vie qu'il allait embrasser, la belle bibliothèque du couvent, le loisir que l'on y avait pour étudier, la tranquillité dont on jouissait et la concorde angélique qui régnait dans cette sainte maison. Erasme

se laissa gagner : il se sentit entraîné à partager le sort de son ancien ami d'école. D'autres excitations lui venaient encore du dehors, et la fièvre ne le quittait pas. Sous le toit de son tuteur, la vie lui était devenue insupportable; il cessa de lutter contre lui-même, accepta le sort qu'on lui imposait, et entra comme novice dans le couvent de Steyn. Il n'avait pas vingt ans.

Afin de l'habituer à sa nouvelle existence, et dans l'espoir peut-être de lui donner le change sur sa vocation, il paraît que, dans le commencement, on le dispensa de toutes les sévérités de la règle. Il ne jeûnait pas plus qu'il ne voulait, il ne prenait aucune part aux exercices du chœur qui avaient lieu la nuit, il pouvait enfin se livrer tout à fait à son amour pour l'étude.

Nous avons vu déjà que le relâchement avait pénétré petit à petit dans le monastère. Erasme nous dit expressément, dans l'abrégé de sa vie, que la vraie piété n'y régnait point : il prit donc le parti de se soustraire aux devoirs d'une vie qui lui était antipathique et il se réfugia dans l'étude des lettres.

Corneille Werdenus partageait tous ses goûts. Les deux amis travaillaient ensemble avec une ardeur extrême; la nuit, ils se levaient pour lire les bons auteurs, qu'Erasme expliquait. Un autre compagnon se joignit à eux. C'était Guillaume Herman, de Gouda, jeune moine plein d'amour aussi pour les belles-lettres et qui s'est fait depuis un nom comme poëte. Ce dernier, dont Erasme vante le savoir autant que l'excellent caractère, devint son ami le plus cher. Il l'appelle quelque part une partie de son âme et conserva toujours pour lui un profond attachement. Plus tard, quand il eut quitté le cloître, Erasme conserva avec Herman, qui était resté à Steyn, un commerce épistolaire, et il lui rendit le

service de publier, à Paris, un recueil de poésies, fruit des loisirs du zélé religieux ([1]).

Les études littéraires de ces trois amis opérèrent une révolution dans le couvent. Stimulés par leur exemple, les religieux qui passaient un peu trop leur temps à boire, à manger et à dormir, secouèrent leur paresse et se mirent à leur tour à étudier les belles lettres. L'heureuse influence se fit sentir au delà des murs du monastère.

([1]) Guillaume Herman était le neveu de Corneille Aurelius, ou Lopsen, de Gouda. Il est auteur des ouvrages suivants :

Guilielmi Hermanni Goudani, Hollandiæ, Gelriæque bellum quod gestum circa aº 1507 et deinceps. Publié d'abord à Amsterdam en 1517 et reproduit par Ant. Matthæus dans ses *Analecta vet. et medii ævi*, t. I, p. 321.

Guiliermi Hermanni Goudensis sylva odarum, Parrhisiis, 1497, in-8º. Voyez sur la part prise par Erasme dans cette publication, *Epist.* CCCXCV, t. IV, p. 1781.

Expostulatio Christi morituri. Antv., 1559 *et* 1562, in-8º.

Quelques fables d'Esope et d'Avienus, traduites ou mises en prose dans le recueil : *Fabularum quæ hoc libro continentur, interpretes, atque autores sunt hi : Guilielmus Goudanus*, etc. *Lovanii, ap. Theod. Martinum*, 1520 — It. *Antv.*, 1539.

D. Hieronis vita et passio. Poème héroïque vu en manuscrit par Valère André au couvent des chanoines réguliers de Saint Martin à Louvain.

D'après une lettre d'Erasme à Corneille Aurelius (*Epist.* CCCCX, t. IV, p. 1796), Guillaume Herman a écrit encore un poème en l'honneur de saint Bavon, poème qu'on disait avoir été composé par Erasme. C'est probablement le même dont parle Valère André, et il faut lire, sans doute, dans l'édition Le Clerc, *in laudem div. Hieronis* au lieu de *Bavonis*. Nous ne savons ce que ce manuscrit est devenu. Il n'est pas mentionné par Sanderus, *Bibl. manuscripta*, ni dans un catalogue manuscrit des codices de Saint Martin à Louvain, plus détaillé que celui de Sanderus et existant à la Bibliothèque de Bruxelles.

Erasme était le centre de ce petit mouvement. Il s'appliquait avec une ardeur extrême à découvrir les secrets de cet admirable langage que parlaient Cicéron, Quintilien, Salluste et Térence, et s'y exerçait déjà à la guerre qu'il poussa si vigoureusement plus tard contre les méthodes vicieuses dont se servait la scolastique de ce temps-là dans l'enseignement de la langue grecque ou latine.

Nous en apercevons les premières traces dans les plus anciennes lettres que nous possédons d'Erasme. Elles datent de son séjour à Steyn et jettent une vive lumière sur ses travaux, ses études et ses relations. Elles font partie de sa correspondance avec un personnage qui exerça de l'influence sur sa jeunesse et dont l'amitié ne lui fut pas inutile. Nous voulons parler de Corneille Aurelius, oncle de son ami Guillaume Herman (1). Ces lettres, souvent assez longues, sont des espèces de joûtes littéraires entre les deux amis. Après les protestations les plus chaudes et les plus élégamment tournées, Erasme déclare que leurs divergences

(1) Corneille Lopsen, dit Cornelius Goudanus, ou Aurelius, latinisation *par à peu près* de *van Gouda* (*goud*, or), était chanoine régulier au couvent du Hem, près de Schoonhoven, ou, selon Valère André, à Hemsdonck, près de Dordrecht. Il fut historien et poète et mourut en 1510. C'est le même qui est appelé *Aurotinus* dans deux lettres d'Erasme. Le Clerc, dans son édition des œuvres d'Erasme, commet évidemment une erreur en faisant deux personnages différents d'Aurotinus et d'Aurélius. Le nom d'Aurotinus est sans doute une plaisanterie d'Erasme, ou, ce qui est tout aussi possible, une mauvaise lecture du mot Aurelius. Les lettres 1 et 2, datées de 1489 et 1490; 407 à 415, non datées, sont toutes adressées au même, et, dans le nombre, il en est plusieurs qui sont du temps où Erasme se trouvait à Steyn. Les lettres 416 à 419 sont adressées par Cornelius à Erasme, et la lettre 420 a été écrite par Guillaume Herman à son oncle Corneille.

dans des questions littéraires ne doivent pas influer sur les sentiments qu'ils ce portent l'un envers l'autre. « Mes auteurs à moi, mes guides, dit-il, sont, parmi les poètes, Virgile, Horace, Ovide, Juvenal, Stace, Martial, Claudien, Perse, Lucain, Tibulle, Properce; et parmi les prosateurs, Cicéron, Quintilien, Salluste, Térence (1). Et pour ce qui regarde l'étude des élégances, il n'est personne en qui j'aie plus de foi qu'en Laurent Valla. »

Corneille Aurelius répond que, selon lui, l'auteur des *Elegantiæ latini sermonis* n'était qu'un corbeau croassant, à quoi Erasme riposte qu'il le regarde comme le grand maître de l'éloquence. De là toute une petite querelle, parfois assez vive, mais qui ne troubla point sérieusement l'attachement que se portaient les deux amis.

C'est peut-être cette discussion qui donna lieu aux premiers travaux d'Erasme contre la *barbarie* de l'enseignement. C'est à cette date que remonte son *Conflit de Thalie et de Barbarie* (2), une scène dialoguée très-amusante et très-mordante contre l'école des Frères à Zwolle. *Barbarie* vante avec beaucoup d'emphase les livres usités dans cette institution : le Florista, le Papias, l'Huguitio, le Michel Modista, etc. — Ce sont tous des barbares, répond *Thalie!*

(1) « *In soluta oratione Tullium, Quinctilianum, Salustium, Terentium.* » On s'étonnera peut-être de voir Erasme classer Térence parmi les prosateurs. Mais il le considère comme un philosophe plutôt que comme un poète, il trouvait d'ailleurs ses vers très-négligés « *in hoc autore perturbatior est carminum ratio.* » (*Epist.* MCCXXXVIII *Joanni et Stanislao Boneris*, t. IV, p. 1438.)

(2) « *Conflictus Thaliæ et Barbariei.* » Cette pièce a été publiée par Le Clerc (tome I, p. 890), d'après une copie manuscrite provenant de Pierre Opmeer, l'auteur de l'*Opus chronographicum*. Erasme fait mention de cette pièce dans une lettre à Corneille Aurelius.

Voyons vos résultats. Et *Barbarie*, pour donner une idée de la poèsie de Zwolle, récite les cinq vers suivants :

Zwollenses tales, quod eorum Theutonicales
Nomen per partes ubicunque probantur et artes,
Et quasi per mundum totum sunt nota rotundum,
Zwollensique solo proferre Latinica solo
Discunt clericuli nimium bene verba novelli.

Et *Thalie* d'éclater de rire. Sur quoi, *Barbarie* furieux s'écrie : Adieu ! je dédaigne de vous écouter et je retourne à Zwolle voir ce que les miens ont fait !

C'est sous l'empire de ces idées qu'il commença, à Steyn, ses *Antibarbares*, dont il n'existe que le premier livre (1).

Cet ouvrage devait présenter, en quatre livres, une défense complète des bonnes lettres contre les *barbares* qui les avaient plongées dans l'abaissement le plus odieux. Ces barbares, il ne faut pas oublier de le dire, ce sont, avant tout, les moines qui se mêlent de l'enseignement : c'est donc ici que nous apercevons les premiers traits de cette longue guerre qu'Erasme entreprit contre les ordres monastiques de son temps. Nous ne savons point cependant si ces invectives existaient primitivement dans le livre des Antibarbares tel que nous l'avons aujourd'hui, car Erasme ne publia cet ouvrage qu'en 1518, après l'avoir complètement revu.

Il l'offrit à Jean Sapidus, principal du collége de Schelestadt, et, dans l'épître dédicatoire, il expose l'idée qui lui inspira cet écrit :

(1) *Antibarbarorum liber primus*. OEuvres complètes X, p. 1691.

« Que notre nature est forte et énergique, cher Sapidus! Dans mon enfance, les bonnes lettres étaient à peu près exilées des écoles, je n'avais ni précepteurs, ni livres : aucune récompense ne stimulait mon ardeur. Tout le monde cherchait à m'éloigner des études et à me pousser vers d'autres voies, et cependant je me sentais entraîné vers le culte des Muses. Ce n'était point mon jugement — pouvais-je en avoir à cet âge? — c'était un sentiment naturel qui m'inspirait. Je prenais en haine tous ceux que je savais être hostiles aux études classiques, et j'éprouvais de la passion pour ceux qui les cultivaient. Quant aux hommes qui avaient acquis le moindre renom, je les vénérais comme des êtres supérieurs, je les regardais avec extase. Aujourd'hui que je marche vers la vieillesse, je ne me repens point d'avoir eu ces sentiments. Non pas que je condamne les autres sciences parce qu'elles ne me plaisent pas, à moi, mais parce que je sais combien est froide, imparfaite et aveugle, l'érudition qui n'est pas fondée sur l'étude des bonnes lettres.

Et cependant, il est honteux de le dire, il y a des êtres assez sots pour mépriser la meilleure portion du savoir humain, des êtres qui bafouent du nom de *poétastrie*, tout ce qui appartient à l'antique et exquise littérature. Ces gens-là, qui m'ont odieusement tourmenté pendant mon enfance en m'éloignant de mes prédilections, j'ai voulu en tirer vengeance par ma plume, sans les nommer pourtant. J'entrepris donc cet ouvrage quand je n'avais pas vingt ans. »

Ce sont là les idées qui présidèrent à ce livre. L'introduction nous fait connaître dans quelles circonstances il fut écrit.

« Pendant ma jeunesse, une épidémie vint à sévir au milieu de nous, je me retirai dans un petit bien de campagne situé en Bra-

bant. C'était un endroit aussi sain qu'agréable, aussi propice aux études qu'à la santé. L'académie de Platon n'offrait pas plus de loisir, et nous lisons qu'elle était située sous un ciel empesté. Autour de moi j'avais le silence, l'air pur, des ruisseaux limpides, des tapis de verdure, des bois opaques, toutes choses qui plaisent aux Muses et que ne dédaigne pas le philosophe. Dans cette retraite heureuse et rustique, je reçus la visite inespérée de Guillaume Herman, le plus cher de mes amis, celui qui depuis mon enfance s'est attaché à moi par un lien de sympathie autant que par un amour commun des mêmes études. Son arrivée me fut d'autant plus agréable qu'elle était inattendue, et pour ne pas être seul à jouir du bonheur de sa présence, je fis avertir Jacques Battus, secrétaire de la ville voisine de Berg-op-Zoom. »

Quand les trois amis furent ensemble, ils partent pour la promenade et font la rencontre de Josse, un médecin, et de Guillaume Conradus, un des notables de la ville. Une conversation s'engage et la question est traitée sous toutes ses faces par les interlocuteurs. Mais l'examen de cet ouvrage n'entre pas dans le cadre que nous nous sommes tracé.

Erasme ne se bornait pas à faire la critique impitoyable des méthodes d'enseignement et à combattre le détestable langage que la scolastique avait introduit dans la république des lettres, il se préoccupait en même temps du soin de donner lui-même des leçons.

Dans sa petite querelle littéraire avec Corneille Aurelius, il avait préconisé hautement les *Elegantiæ linguæ latinæ* de Laurent Valla. Il professait une profonde admiration pour cet illustre philologue et peut-être frise-t il un peu l'exagération dans les éloges qu'il lui prodigue. Peut-être ressentait-il quelque secrète

sympathie pour cet homme qui avait puissamment contribué à la régénération des études classiques et en même temps poursuivi de ses sarcasmes des institutions ou des abus qu'Erasme commençait déjà à attaquer lui-même. Il y a plus d'un point de rapprochement entre le rôle que ces deux hommes, également savants, également frondeurs, ont joué dans l'histoire de la Renaissance. La différence entre eux réside principalement dans le caractère, et de ce côté-là, Erasme est bien supérieur au célèbre écrivain italien.

Les six livres de *Elegantiæ linguæ latinæ* avaient paru pour la première fois à Rome, chez Johannes-Philippus de Lignamine, en 1471, et il s'en faisait la même année une édition à Venise, chez Nicolas Jenson et une autre à Paris, chez Gering. L'ouvrage se répandit rapidement et devint le Manuel de la bonne latinité; il fut un peu plus lent à s'introduire dans les écoles du Nord (¹).

Il avait dix-huit ans (²), quand un maître d'école lui demanda de faire de l'ouvrage de L. Valla un extrait approprié à l'intelligence assez inculte des commençants. Erasme accomplit son travail à la hâte et le donna au pédagogue sans en conserver une copie, ne songeant pas plus à le publier, dit-il, qu'à se pendre. Cependant il fut imprimé, à son insu, et à son grand déplaisir; on avait donné à son ouvrage le titre de *Paraphrase*, tandis qu'il n'était qu'un abrégé, on y avait mêlé des observations qui n'étaient ni

(¹) On publia en 1493, à Deventer, chez Rich. Pafraet un petit volume intitulé : *Elegantiæ terminorum ex Laur. Valla aliisque*. C'est un abrégé à l'usage des écoles qui n'a rien de commun avec le travail d'Erasme.

(²) Ce fut sans doute pendant l'année qui précéda son entrée à Steyn et qu'il passa chez son tuteur. Ce maître d'école est, probablement, Pierre Winkel lui-même.

de L. Valla ni d'Erasme. Deux éditions imparfaites [1] n'en épuisèrent pas la vogue, on allait en donner une troisième en France, ce qui le détermina à revoir complètement le travail qu'il publia en 1534. La préface est datée de Fribourg, 31 décembre 1533.

Dans les doux loisirs que lui octroyait une tolérance mêlée d'admiration peut-être, Erasme put se livrer à son aise à ses goûts littéraires. Afin d'exercer son style et aussi un peu à l'invitation de ses collègues, il écrivit plusieurs pièces oratoires dont quelques-unes ont été conservées.

Nous avons d'abord un ***Discours sur la paix et la discorde contre les factieux*** [2], dédié à son ami Corneille Aurelius de Gouda. Il fut publié pour la première fois dans l'édition de Le Clerc, d'après le manuscrit d'Opmeer, déjà cité. Ce discours est un véritable ***devoir*** de rhétorique, un assemblage de vulgarités et de citations d'auteurs, pour prouver les bienfaits de la paix et les malheurs de la discorde. C'est une de ces élucubrations déclamatoires comme il en foisonne pendant tout le XVIe siècle. Mais cela est du meilleur style et d'une élégante latinité : c'est tout ce que l'on demandait alors. Erasme avait vingt ans quand il le composa.

Un autre produit de sa vingtième année, c'est le ***Traité du mépris du monde*** [3].

L'introduction nous fait connaître quand et à quelle occasion il fut composé :

(1) Nous connaissons celle de R. Estienne : ***Epit. Des. Erasmi in elegantiarum libros Laur. Vallæ***, etc. ***Paris***, Rob. Stephanus, 1531, in-8°.

(2) ***Oratio de pace et discordiæ contra factiosos ad Cornelium Goudanum***. O. c., p. 545.

(3) ***De contemtu mundi***. L. c., p. 1239.

« Je me suis plaint fort souvent, ami lecteur, d'être la victime du zèle de mes amis. De mon vivant et malgré moi, ils se permettent quelquefois de livrer au public des niaiseries que j'ai écrites dans mon enfance comme exercice de style, et que je n'ai jamais destinées à être mises entre les mains des hommes. Et en cela je suis d'autant plus mal partagé, qu'on les publie dans le siècle heureux où nous vivons, tandis qu'elles eussent été bien moins exposées aux moqueries du public si on les avaient imprimées à l'époque où elles ont été conçues. On les lira maintenant comme si elles émanaient d'un vieillard ; elles contiennent des choses que je n'ai pas écrites dans ma jeunesse, elles seront lues par une génération qui renferme une foule d'esprits délicats.

Jadis, — j'avais à peine vingt ans, — à la prière malicieuse d'un homme qui est encore de ce monde, j'écrivis une épître par laquelle cet homme devait persuader à son neveu Josse d'embrasser le même état de vie que lui. On fit plusieurs copies de cette épître et on la répandit sous mon nom, quoique je n'aie pas de neveu Josse. Je l'avais écrite à contre cœur, avec négligence, comme il est facile de le voir ; c'est un ramassis de lieux communs, je n'avais pas encore lu les bons auteurs. Les imprimeurs en vinrent à me menacer de la publier si je ne la publiais point moi même. Je viens donc de la relire, d'y faire quelques légers changements et je me résigne à la confier à la presse. En agissant ainsi, j'espère que l'on cessera un jour de se passionner pour les vétilles de mon enfance, Adieu, cher lecteur ; si vous lisez ces choses, lisez-les avec indulgence, lisez-les même comme elles ont été écrites, avec mauvaise humeur. »

Nous en sommes réduits aux conjectures sur la question de savoir qui est le neveu Josse et l'oncle barbare, le Thierry de

Haerlem, à la sollicitation duquel Erasme composa cette lettre malencontreuse. Il est fort possible que l'histoire de cet oncle et de ce neveu ne soit qu'une feinte. Nous ne voyons dans ce travail qu'une de ces amplifications de rhétorique comme l'*Oratio de pace*, l'*Encomium matrimonii*, qu'Erasme composa *styli exercendi causâ*, comme il dit, sur des sujets proposés par le petit cénacle littéraire du couvent. Ce traité du *Mépris du monde*, qui est un plaidoyer en quatre points en faveur de la vie monastique, devait lui être particulièrement désagréable quand, plus tard, il quitta l'habit de chanoine régulier. Ses ennemis, — et ils étaient nombreux, — auront ramassé et fait circuler cet écrit pour mettre l'auteur en contradiction avec lui même, le moine défroqué avec le défenseur de la vie claustrale. C'est alors qu'Erasme aura imaginé cette histoire de l'oncle et du neveu.

Il est certain que ce traité ne fut point publié tel qu'il avait été composé, et parmi les « légers changements » qu'Erasme y introduisit, il en est un qui se trahit de lui-même : c'est la conclusion. Dans tout le cours de son plaidoyer, le jeune auteur accumule les arguments pour prouver les misères du monde, la vanité des richesses, des plaisirs, et le bonheur de la solitude; il recommande la vie monastique comme étant la plus digne, la plus méritoire; puis il termine par un chapitre dans lequel il fait la comparaison entre les monastères des premiers temps du christianisme et ceux de l'époque où il écrit, et la comparaison, on doit s'y attendre, n'est pas en faveur de ces derniers. Et pour péroraison, il adresse à Josse le conseil de ne pas s'engager dans un ordre religieux, mais de chercher quelque part une société de véritables chrétiens pour vivre au milieu d'eux. « Croyez-le bien, dit-il en terminant, être en compagnie de gens vertueux

c'est être dans un monastère, et si vous vivez suivant les promesses que vous avez faites à votre baptême, il est inutile de faire d'autres vœux. Si vous conservez cette blancheur que vous aviez après avoir reçu le baptême, ne souhaitez pas de porter un habit de Dominicain ou de Carme, et ne regrettez point de n'être ni Bénédictin, ni Guillelmite, si vous faites partie du troupeau des vrais chrétiens. »

Evidemment ces paroles n'ont pas été écrites par Erasme, religieux au couvent de Steyn. Elles émanent de l'homme aigri par les longues luttes qu'il avait soutenues contre quelques moines de son temps. Elles ont été écrites, sans doute, comme tant d'autres du même genre, dans un moment où l'homme célèbre venait de recevoir quelque nouvelle injure au sujet de sa sortie du cloître. Il serait assez intéressant de pouvoir mettre en parallèle les deux textes de ce traité pour suivre les changements qui se sont opérés dans l'esprit d'Erasme, et nous rendre compte de l'influence qu'ont exercé sur lui quelques incidents de sa vie aventureuse.

L'*Oraison funèbre de Berthe de Heyen* (¹) date aussi de la vingtième année d'Erasme. Elle a été publiée pour la première fois dans l'édition de Le Clerc et provient du manuscrit d'Opmeer, comme l'*Oratio de pace* et le *Conflictus Thaliæ*.

Bertha de Heyen était une dame de Gouda, belle, riche et douée de toutes les vertus. Devenue veuve, elle s'adonna à la piété et à la bienfaisance. Tous les ans, au jour du vendredi saint, elle faisait venir chez elle treize pauvres à qui elle lavait

(¹) *Oratio funebris in funere Bertæ de Heyen Goudanæ, viduæ probissimæ, ad filias ejus superstites, in oppido eodem* (l. c., VIII, p. 551).

les pieds et qu'elle faisait asseoir à sa table. Elle s'était faite, en quelque sorte, l'infirmière du grand hôpital contigu au couvent des Récollets. Sa maison était ouverte à tous les religieux, et ceux de Steyn s'y rendaient fréquemment. Il semble, d'après cette oraison funèbre, qu'Erasme était tout spécialement son protégé. Elle lui avait donné des secours et de bons conseils, et, dans les grandes circonstances, elle avait recours à lui. Il en rapporte un exemple :

« Elle avait une fille nommée Marguerite, qui était d'une grande beauté et qu'elle aimait avec prédilection. Cette fille se maria et la noce fut célébrée avec splendeur. Après six semaines de mariage, elle tomba mortellement malade. On me fit appeler, j'accours. Une foule de personnes se trouvaient autour du lit : tout le monde pleurait et sanglotait. La mère seule ne pleurait pas. Quand la pauvre fille eut rendu son âme à Dieu, Bertha se tourne vers moi : Vous venez me consoler, dit-elle, comme s'il m'était arrivé une injustice, un événement qui dut exciter mon indignation. Mais celui qui m'enlève ma fille n'est-il pas celui qui me l'a donnée? Et quel droit ai-je de me plaindre? C'est pour me punir de mes fautes qu'elle m'est ravie. »

Ce discours est curieux à étudier. Il est fort inégal. Tantôt il nous apparaît comme une déclamation froide, tantôt comme une œuvre de sentiment. Mais la rhétorique y domine. Il y a des passages d'un pathos ridicule, et on y trouve un mélange de sacré et de profane qui révolte le goût. En certains endroits, on se demande si l'auteur n'écrit pas une parodie. Voici, par exemple, une tirade dont la traduction est impuissante à rendre le prétentieux galimatias.

« En effet, chaque fois qu'à mon esprit se présente la douce

image de Bertha, aussitôt de mes yeux coulent des larmes, comme si elles étaient le sang de mon cœur blessé, mes sanglots redoublent, mes gémissements éclatent, témoignages de ma douleur intérieure, un tremblement glacial parcourt mes os, une pâleur affreuse se peint sur mon visage, ma langue s'attache à mon palais, mes esprits s'échappent, une douleur cruelle s'empare tellement de mon être, que je ne puis y résister. Quoiqu'il m'en coûte, j'avoue ma faiblesse, je suis vaincu par l'abattement, accablé par la tristesse, et je ne puis commander à mes yeux. »

La vraie douleur ne parle pas ce langage affecté et, pour composer son éloquence, ne se sert pas de fragments de phrases et d'hémistiches pillés dans les auteurs. Il est à supposer que les deux filles de Bertha, à qui cette oraison funèbre est dédiée, ne savaient pas assez de latin pour en rien comprendre.

Certains passages nous révèlent quelque chose des sentiments d'Erasme à cette époque. Il était devenu religieux malgré lui, il supportait impatiemment une vie pour laquelle il n'était pas né. On trouve des traces de son mécontentement dans tout ce qui nous reste d'écrits de sa jeunesse.

« Bertha, dit-il, dans l'oraison funèbre, était riche et belle, douée de toutes les vertus et de la plus haute piété.

Pourquoi donc, me dira-t-on, n'a-t-elle pas renoncé au siècle et n'est-elle pas entrée en religion? C'eut été plus prudent, j'en conviens, mais, selon moi, il est beaucoup plus méritoire (*longe præclarius*) de mener une vie innocente et pure au milieu des séductions du vice, de passer son existence dans le calme au milieu de l'agitation et des troubles du monde. La vertu seule en donne le moyen. »

Plus loin, il met la conduite de Bertha en opposition avec celle des religieux de Steyn, ses confrères.

« Quand nous dinions chez Bertha, dit-il, si quelqu'un des nôtres se laissait aller à des paroles téméraires, pouvant compromettre la réputation du prochain, son front prenait un air sévère, elle interrompait le discours pernicieux (*sermones pestiferos*) en disant : Pendant que vous êtes assis à ma table, épargnez-moi, mes frères, épargnez-moi de vous entendre dire des paroles offensantes pour un absent ou de rapporter des choses déshonorantes de quelqu'un : mes oreilles n'en sont pas flattées. »

Malgré son parfum classique, son style élégant et recherché, cette oraison funèbre fait difficilement pressentir le grand Erasme. C'est une œuvre de commande qui témoigne d'une vaste lecture des auteurs et d'une prodigieuse facilité, mais dans laquelle on ne trouve point, sauf dans quelques passages, cette libre allure, cette spontanéité, cet esprit si vif qui se remarque dans ses écrits postérieurs.

Pendant sa jeunesse et surtout pendant son séjour à Steyn, Erasme s'occupa beaucoup de poésie. L'art des vers était la passion de ses amis Corneille Aurelius et Guillaume Herman, et il la partageait avec eux.

Il nous reste un assez grand nombre de pièces écrites à cette époque et on peut dire qu'elles sont meilleures que sa prose du même temps. Une partie en a été publiée de son vivant, une autre partie apparaît pour la première fois dans l'édition de Le Clerc, d'après un manuscrit de Pierre Scriverius. Erasme nous apprend lui-même qu'il préférait alors la poésie à la prose. Il composait des pièces qu'il envoyait à Corneille Aurelius; celui-ci, en retour, lui communiquait les siennes. Une autre fois, il s'as-

sociait avec Corneille ou avec Guillaume et ils élaboraient en commun une élégie ou un dialogue.

Dans ses lettres, il nous donne quelques renseignements sur ses compositions poétiques. Corneille lui ayant demandé un jour la communication de tout ce que son ami avait écrit, celui-ci lui répond : « Hormis ce poème lyrique auquel je travaillais quand votre lettre m'est arrivée, et l'oraison funèbre que je composai dernièrement et que j'ai cru devoir vous envoyer pour que vous puissiez juger de ce que je suis capable de faire en prose, à l'exception encore d'une seule satire, toutes les autres choses que j'ai écrites, l'ont été quand j'étais enfant et encore à peu près dans le monde. Si je ne vous ai pas envoyé davantage, c'est que je n'avais rien sous la main. En effet, une partie de tout cela a été donnée à Alexandre Hegius, le directeur d'école, autrefois mon professeur, et à Barthélemi de Cologne, homme très-érudit, grand amateur de poésie et dont je possède les poèmes; une autre partie m'a été arrachée par la douce violence d'un de mes amis et transportée à Utrecht. »

Dans le recensement de ses écrits adressés à Jean Botzhemus [1], Erasme nous donne la liste de ses œuvres poétiques : « Je vais, dit-il, vous donner le relevé de ce que j'ai écrit en vers. Dans ma jeunesse j'avais une telle propension vers la poésie que je pouvais difficilement me mettre à composer en prose. J'ai essayé de tous les genres de vers. S'il y a des pièces de perdues ou d'égarées, nous les laisserons en repos.

C'est à Paris que j'eus pour la première fois la témérité de me faire connaître au monde, c'est là que mes amis publièrent une

[1] *Catalogus lucubrationum ad D. Joh. Botzhemum Abstemium.*

pièce en hexamètres mêlés de tetramètres et adressée à Faustin Andrelini avec qui je venais de me lier d'amitié. Puis je fis un hendécasyllabe pour Robert Gaguin qui avait alors beaucoup de renommée à Paris. Ensuite, pour le même encore, une pièce de glyconiques et d'asclépiades mêlés. Outre cela, je fis un poème sur la cabane où naquit l'enfant Jésus. J'ignore si je composai quelque autre chose.

Je publiai ailleurs une *Plainte de Jésus à l'homme périssant par sa propre faute*. Mais plusieurs années auparavant, j'avais écrit un poème en vers saphiques en l'honneur de saint Michel, je l'avais écrit, non pas spontanément, mais à la prière d'un dignitaire ecclésiastique desservant une église dédiée à cet archange; j'y avais, à ce point, contenu ma verve, que mon poème eut pu passer pour un discours en prose. Malgré cela, le brave homme n'osa point l'afficher : c'est trop poétique, disait il, on le prendra pour du grec. Tel était l'esprit à cette heureuse époque! En me rendant le poème, le brave homme, dans un mouvement de générosité, et pour me récompenser de mon dur labeur, me donna de quoi acheter un setier de vin : le salaire était digne de l'œuvre. Je le remerciai de son offre libérale et refusai le cadeau; sous prétexte qu'il était supérieur au mérite du poète. »

Dans le premier catalogue des travaux d'Erasme (¹), publié par

(¹) *Lucubrationum Erasmi Roterodami Index*. Lovanii, *Theod. Martinus Alustensis*, 1519 La Bibliothèque Royale de Bruxelles possède un exemplaire de ce très-rare opuscule.

Voyez sur les catalogues des écrits d'Erasme, le beau travail de M. le Dr Fr.-L. Hoffmann, de Hambourg : *Das Verzeichniss der Schriften des Des. Erasmus von* 1519 *und seine Selbstberichte über dieselben in*

lui-même, en 1519, chez son ami Thierry Martens, l'illustre écrivain mentionne quelques-uns des poèmes qu'il a écrit pendant sa jeunesse; ce sont, parmi ses œuvres déjà publiées : une pièce adressée à Faustin Andrelini et écrite à la campagne, à Paris, vingt-quatre ans auparavant.

Deux pièces à Robert Gaguin, écrites à la même époque.

Une ode sur la cabane où naquit le Sauveur, une plainte de Jésus, un hymne en vers saphiques sur les anges, un poème votif, en grec, en l'honneur de la Vierge, un hymne en l'honneur de Sainte Anne. Ces dernières ont été publiées chez Froben, à Bâle, en 1518.

Le manuscrit de Pierre Scriverius fournit à Le Clerc un assez grand nombre de pièces poétiques, jusqu'alors inédites et appartenant toutes à la jeunesse d'Erasme; ce sont : le poème bucolique, qu'il fit à 14 ans, à Deventer, et dont nous avons parlé, une ode amoureuse, une élégie sur la mobilité du temps, une autre sur la patience, un dialogue poétique sur le printemps, entre Erasme et Guillaume Herman, âgés tous deux de 19 ans, l'apologie d'Erasme et de Corneille, qui fait partie de l'opuscule que nous publions, un poème en l'honneur de Saint Grégoire, pape, une épigramme sur les quatre fins dernières, une ode adressée à un ami, un dithyrambe en l'honneur de la Vierge et de l'incarnation du Christ, un poème sur les prodiges qui eurent lieu à la mort du Sauveur, un chant héroïque sur la fête de Pâques, une ode et une épitaphe en l'honneur de Galterus, habitant de Gouda.

ihren verschiedenen Ausgaben, u. s. w., inséré dans le *Serapeum*, 1862, nos 4, 5, 6 et 7, et tiré à part.

On voit, par cette nomenclature fastidieuse et peut-être incomplète, que le futur restaurateur des lettres n'est pas resté inactif dans sa jeunesse. La prose et les vers qu'il écrivit jusqu'à l'âge de 25 ans formeraient un assez beau contingent littéraire pour tout autre que lui.

La plupart de ces poèmes ne doivent être considérés, sans doute, que comme des exercices : c'est ce que démontre suffisamment la variation continuelle des formes prosodiques. Tous les genres de vers ou de poèmes y passent. Quelques-uns semblent être l'effet d'une gageure ou un étalage d'abondance. Telle est l'*Ode dicolos tetrastrophos hendecasyllaba saphica Pæan divæ Mariæ, atque de incarnatione Verbi*, qui comprend cent strophes de quatre vers, tel est le *Carmen de monstrosis signis Christo moriente factis*, qui a le juste compte de cent vers. Quelques pièces, enfin, reflètent les sentiments, les idées du jeune homme, nous apprennent quelque chose de sa vie intime et sont dignes de l'attention du biographe. Nous avons déjà signalé, dans les essais en prose, quelles étaient ses préoccupations pendant son séjour au cloître de Steyn.

Nous les retrouvons également, plus accentuées peut-être, dans quelques vers où le cœur du poète déborde.

Dans la voie fausse où s'était égarée son existence, il eut des jours pleins d'amertume et alors il exhale sa plainte dans une ode à un ami : Malheureux que je suis! La douleur, le désespoir, le travail me consument et le destin cruel ne me donne aucune trêve, n'apporte aucun adoucissement à mes maux. A de tristes jours il en ajoute de plus tristes encore! De quel crime si grave me suis-je jadis rendu coupable envers le Ciel, pour qu'il me force à souffrir un supplice digne du Styx?

Aux ardeurs de l'été succèdent de longs jours pleins d'ombre

et de brume épaisse, aux champs qui le demandent, apparaissent et disparaissent les neiges. Mais le temps n'adoucit point mes peines, les tristes soucis ne quittent point mon âme, les larmes ne cessent de gonfler mes paupières.

O toi le meilleur des jeunes gens! toi mon espoir et la moitié de mon âme! depuis longtemps je serais abattu si ta présence ne m'eût donné de la force et apporté un baume à mes souffrances! »

Cette effusion poétique est exprimée d'une manière trop vive, trop saisissante, pour n'être pas l'expression du cœur. C'est bien réellement Erasme qui parle ainsi à son ami, dans un de ses moments de désespoir, en songeant à sa vie manquée, à son avenir perdu. On trouverait une foule d'autres traces de son affliction et de ses regrets.

La vie monastique n'était pas la vocation d'Erasme. Poussé dans un cloître par les circonstances malheureuses de son enfance, ne pouvant, à cause de sa santé débile, supporter ni les veilles, ni le jeûne, ni les longs exercices pieux, il n'eût jamais été qu'un religieux très-médiocre. Et cependant nous avons vu, par le témoignage du chanoine Corneille, qu'il était d'une piété régulière. Il s'efforçait de se plier à son joug, et nous le savons, du reste, par ses aveux postérieurs, aveux si pleins de franchise et d'abandon, il était sous le rapport moral, meilleur peut-être que les hommes parmi lesquels il vivait.

Mais l'indépendance de son caractère, un instinct de supériorité le rendaient peu disposé à l'obéissance passive et son esprit, qui avait entrevu le monde antique dans les œuvres des grands génies de la Grèce et de Rome, œuvres qu'un art providentiel venait de mettre entre les mains de tous, son esprit s'élançait vers des horizons moins bornés que ceux de son couvent. Il

aimait les lettres : l'esprit de son ordre lui interdisait cette vanité, il était amoureux de la liberté, de l'étude, il rêvait aux luttes de l'intelligence, il sentait qu'il avait un rôle à remplir : une règle sévère, étroite, impitoyable, dressait devant lui une barrière d'offices, d'austérités, de méditations, de psalmodies, et ne lui octroyait pas une heure d'indépendance. Le milieu dans lequel il vivait lui était, de toute manière, antipathique. Sauf quelques amis dignes de le comprendre, la plupart des religieux de Steyn étaient des hommes bornés, matériels, et laissant même beaucoup à désirer sous le rapport de la moralité. Erasme les a accusés de se livrer à la boisson et à la goinfrerie et son témoignage n'a pas été contredit.

Il ne paraît point, comme nons l'avons déjà vu, qu'on lui ait rendu la vie bien dure, du moins au commencement. Le prieur, Nicolas Werners, était un homme facile et bon, qui ne cherchait pas à faire du jeune homme un religieux malgré lui. Mais il avait des devoirs aussi à remplir, une règle à faire observer, et il ne pouvait, dans le couvent, donner à Erasme la liberté d'y vivre à sa fantaisie, d'y étudier les auteurs classiques au lieu de méditer sur les œuvres de saint Bernard ou de saint Bonaventure, de s'y occuper à réformer l'enseignement des lettres profanes au lieu de s'appliquer à se réformer soi-même. Tout pronve cependant qu'il y mit beancoup de condescendance et, dans ce qui nous reste d'Erasme, nous ne trouvons nulle part, le moindre reproche. Après sa sortie de Steyn, celui-ci continua de bons rapports avec son ancien supérieur et lui écrivit quelques lettres pleines d'affection.

Erasme devait donc soupirer ardemment après un changement d'existence. Il s'en ouvrit sans doute à ses amis du dehors qui lui

vinrent en aide, car un heureux hasard vint tout à coup accomplir ses vœux. L'évêque de Cambrai, Henri de Berghes, qui avait appris, probablement par Jacques Battus, le grand mérite du jeune religieux, désira se l'attacher en qualité de secrétaire. Erasme accepta. Après avoir obtenu la permission de l'évêque d'Utrecht, du supérieur de son couvent, et accompli toutes les formalités canoniques, il suivit son nouveau protecteur à Cambrai.

Le jour où il quitta la maison de Steyn, commença pour lui une vie de travail, de vicissitudes, de luttes, en un mot, sa véritable vie.

Plus d'une fois cependant, au moment où il venait de lancer dans le monde un de ses ouvrages qui avaient le privilége de remuer toutes les intelligences ou d'exciter l'enthousiasme, plus d'une fois, des cris discordants vinrent se mêler au concert de louanges dont on saluait le grand nom d'Erasme. C'était la voix grave de quelque docteur qui lui montrait, un peu rudement peut être, les entraînements et les pentes fatales des esprits dictateurs, c'était, plus souvent encore, la clameur stridente de l'envie ou de la malveillance qui lui reprochait comme une faute, un acte d'honnête homme, celui d'avoir renoncé à une vocation qui n'était pas la sienne.

Ces mots de *moine défroqué* que d'obscurs théologastres ou des écrivains jaloux lui jetèrent si souvent à la face, lui furent particulièrement odieux et lui inspirèrent des représailles regrettables. Alors, dans sa douleur, il se prenait à regretter son humble couvent de Steyn et les amis qu'il y avait laissés.

La préface au lecteur nous apprend que l'éditeur de ces poésies d'Erasme est le savant Renier Snoy, de Gouda (1). Nous avons déjà vu qu'il possédait en manuscrit des œuvres de son illustre compatriote.

La *Silva carminum* comprend :

1° Trois satires : la première sur les erreurs de ces hommes égarés qui poursuivent, comme le souverain bonheur, diverses espèces de faux biens; la seconde s'adresse à un jeune homme livré à la débauche et contient une admonestation de la mort; la troisième a pour titre : *le Riche avare ;*

2° Une pièce en vers phaleuques hendécasyllabes : *A Lesbius. De l'Argent.*

Ces quatre pièces ne se trouvent point dans les œuvres d'Erasme.

3° L'apologie d'Erasme et de Corneille (Aurelius), sous forme de dialogue contre les barbares qui méprisent l'éloquence antique et se moquent de la belle poésie.

Cette pièce se trouve dans l'édition de Le Clerc, t. VIII, p. 567, où elle a été publiée d'après le manuscrit de Scriverius. Il en est question dans une lettre de Corneille Aurelius à Erasme (Epist. CCCCXVI, p. 1803). Il résulte de cette lettre que la pièce a été composée toute entière par Erasme, mais qu'elle a été arrangée en dialogue par Corneille et que celui-ci y a fait quelques corrections de rhythme, « afin, dit-il, que cet élégant poème pût, au gré des lecteurs, être chanté sur quelque suave mélodie. »

4° Une pièce de Guillaume Herman, de Gouda, intitulée : *Prosopopée de la Hollande, ravagée par la guerre, la famine, les maladies, les factions, et se plaignant de ses malheurs.*

Cette pièce n'est mentionnée dans aucun des ouvrages que nous avons consultés sur Guillaume de Gouda; depuis Swertius jusqu'au *Woordenboek*

(1) V. Paquot, XII, 33. Walvis, *Beschrijving der stad Gouda*, I, 244).

de Van der Aa, aucune biographie n'indique si elle est publiée. Nous avons fait de vaines recherches et cependant il nous semble l'avoir vue imprimée quelque part.

L'opuscule reproduit en *fac-simile* a été imprimé à Gouda, par un imprimeur qui signe Aellaerdus Gauter, calcographus. C'est la seule publication que l'on connaisse de lui. Etait-ce un imprimeur, était-ce un simple *tailleur de lettres*, un *lettersnijder*, un *lettersteker*, comme pourrait le faire croire le mot *calcographus?* C'est un point a éclaircir par les bibliographes néerlandais. Nous constaterons que le caractère ressemble à l'un des types employés par Thierry de Borne, de Deventer. Nous n'avons trouvé aucun renseignement sur ce Gauter dans *Beschrijving der stad Gouda*, d'Ignace Walvis, ni ailleurs.

Il y a parmi les poésies d'Erasme une pièce intitulée : *Ode choriambica-asclepiadea cum quarto glyconico ubi deplorat mortem Galleri Goudani, concivis sui, hominis ob multa amandi.* Mais il n'en ressort point que ce *Gallerus* fût un imprimeur; il est probable, du reste, que la pièce est antérieure à la date de publication du volume.

L'opuscule est devenu d'une excessive rareté : nous n'en connaissons que trois exemplaires. Le premier appartient à M. Inglis, à Londres, et a été décrit dans le *Biblioph ile illustré* de M. J.-Ph. Berjeau (nº du 15 novembre 1861, p. 49); le second se trouve à la bibliothèque d'Upsal et il est incomplet. Nous devons ce renseignement à M. Fr.-L. Hoffmann, de Hambourg; le troisième, enfin, est en la possession de l'éditeur, M. Arnold.

L'ouvrage devait être déjà rare au siècle passé, puisqu'il a échappé aux consciencieuses recherches de Le Clerc, lorsqu'il recueillait avec tant de soin tout ce qui était sorti de la plume d'Erasme.

Si nous osions émettre une conjecture sur le motif de la disparition presque complète de ce petit livre, nous l'attribuerions volontiers à Erasme lui-même. Maintes fois, dans ses écrits, on le voit se livrer à de grosses colères contre ces éditeurs officieux qui publiaient, sans son aveu, la moindre bribe de prose ou de vers qu'ils trouvaient sur ses cahiers de classe. Il ne serait pas impossible qu'il eût prié son trop zélé compatriote de supprimer la publication.

Erasmi Roterodami

Silva Carminum.

REPRODUCTION

en fac-simile par la Photolithographie

PROCÉDÉS

ASSER & TOOVEY.

Imp lith de Simonau et Toovey à Bruxelles

Herasmi· Roterodami·

Silua carminū antehac nūq̄ impssorū.

Satyre tres.

¶ Satyra prima in errores hoim degenerātiū et p summo celestiq̄ bono varias falsorū bonoꝝ species amplectētiū.

¶ Satyra secūda In iuuenē luxuria defluentē atq̄ mortis admonitio.

¶ Satyra tercia in diuitē auarū.

Metrū phaleuticū de Nūmo.

Apologia Herasmi sub dyalogo lamētabili assūpta aduersus barbaros q̄ veterū eloquentiā cōtemnūt et doctā Poesim derident.

Guielmi Goudani.

Prosopopeia Hollandie. bello penuria morbo factionibꝰ iamdiu vexate de suorū calamitate lamētantis.

.M. Reynerius Snoy lectori Salutē.

Habes candide lector primā feturam Hera
Roterodami viri vndecūq; doctissimi: C
Steynico rure Canonicū regularē agēt has inge
sui primitias admodū adolescens (nōdū annū age
vigesimū) felicissimo auspicatu delibauit atq; p
sit: Eximiā animi indolem p̄coci suffragāte inge
palestre Poetices desudatioē et instructs et expun
Indidē Guielmus noster Goudanus vt alter Thes
cū Herasmo suo in Steynico rure (vbi pfessione
noīn erāt regulares) ānis ferme decem cōuixit ha
miore aīorū obseruātia atq; studiorū silitudie Pr
to felix Steynicū illud rus religioē et doctrina cō
cuū qd hos educauit alūnos de litteraria rep. opt
meritos quosq; omnis est admiratura posteritas
Vtroq; dicēdi genere (qd inuētu rarū) adeo absol
itēq; elaborata suorū igeniorū monumenta reliq
rūt. vt suffragiū Minerue emeritos oibus in cō
est: Vter palmariā operā nauauerit hisce panc
poematū eorū lucubratiūculis candide lector (vi
les) p arbitratu pertēse Nā tibi suffragiū suppo
palliū trahit nemo Sedulo si perlegeris haud fa
diiudicatu estimabis Hoc carthaceo munē te don
pedie plūa accepturus si hec equi boniq; consulue
Sin minus sinisq; tecq; habēdo in spōgia (vt aiunt) icū
Vale.

¶ Herasmi Roterodami.

¶ Saphca p̄ma in erroēs hoīu degenerantiũ et ꝓ sũmo celestiqꝫ bono varias falsorũ bonorũ species amplectentiũ Incipit.

Heu q̄tũ cece mortalia pectora noctis
Heu q̄ꝫ terrigenas noxius error habet
Vera quib⁹ cũ sint et celica danda: p̄hẽu
Inuigilāt vacuis anxietate bonis
Nec summũ nouere bonũ quo fluxit ab vno
Quicq̄d inest pulchri q̄cq̄d in orbe boni
Ecce sed hic stigijs admotas effodit vmbris
Condit et effossas insaciatus opes
Mollib⁹ hic studet illecebris indulget amori
Blandaqꝫ mortifere gaudia carnis amat
Ambitiōe tumēs fasces petit ille supbos
Et querit summũ sum⁹ habere gradũ
Est quē sydereos iuuet apprendisse meatus
Et rerũ causas edidicisse nouas
Hic petit hoc/ ille illud/ agit sua quēqꝫ libido
Nauigat et ventis in freta quisqꝫ suis
Quo raperis mortale gen⁹ vacuoqꝫ labore
Dona quib⁹ pereas quid peritura legis?
Que (cedo) cũ stolidis tibi sũt cōmertia terris
Cui celũ patria est cui pater ipse deus?
Queris in exilio/ patrio tibi condita celo
Non hic quas sequeris inueniũt opes
Quid per squamigeros saxosa cacumina pisces
Sectare/ et leporem ꝑ freta vasta vagũ?

Queris et in sterili stantria mala salicto
Queris incultis fertilis vua rubis
Gaudia ne querãs reperire qd ãgeris illic
Nil nisi meror ubi est nil nisi planctꝰ ubi est:
Et qd amas molles lectꝰ in carcere luctus?
Nil nisi (crede michi) flebile mūdꝰ habet
Ad bona te quorū vexat male sana cupido
Ah tibi (si credis) nil bonitatis habēt
Sed que te totū regit ignorātia veri
Hec bona cū non sint/ut videāt agit
Quin mage verorū sūt hec symulachra bonorū
Et fallat oculos fascinat umbra tuos
Gaudia nōne vides stimulis viciāt amaris?
Vertitur in lachrimas risus et iste graues
Mixta labore quies nulla est sincera voluptas
Nec diuturna nichil anxietatis habens
Et quid opes/qd honor/qd purpura/qd opadems
Quid nisi sūt animi pondera pulchra tui?
Adde q ista leui fortune agitata tumultu
Fallant/et dominis sint male fida suis
Hec bona carpis homo mlto nocitura periclo
Nulla sed est sūmi sollicitudo boni
Nulla dei/sed cuiqꝫ deus sua dira cupido
In mala quisqꝫ suꝰ quo trahit error abit
Iam tandē resipisce precor radysqꝫ receptis
Hāc noctē ex oculis discute queso tuis
Sursū duc oculos illic patriāqꝫ patrēqꝫ
Suspice quo mētē quo tua vota feras
Illic cerne tui generosos sanguinis ortus
Illic cerne animi semina prima tui

Non es cui indigena stolide licet incola terre
Celicā ꝓgenies ethereūq̄ gen9
Conditor ignifluo ꝓcedis cui9 ab ore
(Quid mir9) filiā te vocat ipse suā
Ergo homo terrenis qd inheres degener illis
Oblitusq̄ dei nec memor ipse tui:
Terrea terrigenis age linque caduca caducis
Tu pete perpetuas non moritur9 opes
Sydera scande levis et inertes despice sedes
Jam pudeat collo sustinuisse iugū
Est illic qd ames est illic rite qd optes
Illic sūt votis oīa plena tuis
Gaudia vera illic et amari nescia luct9
Et placida est nullo mixta labore quies
Pax secura. ꝓcul strepitus belliq̄ tumult9
Et quandā que non attenuent opes
Invidie secur9 honor / et padēmata sceptra
Ignib9 astrigeri splendidiora poli
Deniq̄ cūctorū finisq̄ et origo bonorū
Ut videas aderit ut potiare / de9
Quod si nulla movet tātarū gloria rerū
Nec capiūt aīmū premia tanta tuū
Vindicis extimulent saltem tormēta gehēne
Quē nō ducit amor dei trahat ipse timor
Suspicere ethereū si mole vetaris olimphū
Saltem tartaree despice regna stygis
Aspice q̄ maneāt sceleratos horrida manes
Supplicia: etern9 q̄s herebi ignis edit
Quos pendāt brevib9 ꝓ lurib9 aspice luctus
Quorū hic in vitijs mortua vita fuit

Vita manet/fugiat ne senus spe malorũ
    Sed mors morte carẽs tempꝰ i oẽ premat
Aspice q̃ rapido voluãt tempora lapsu
    Quã veniat celeri mors inopina pede
Dura heus condicio nimiũ miserãdaq3:pãdat
    Altera vt alteriꝰ mors tibi mortis iter
Nostra sed vt video surdis canit auribꝰ ista
    Musa:leuis moniteꝰ dissipat aura meos
Quid causa stolidis mortalibꝰ obstruit aures
    Colligo:lumibꝰ iam liquet illa meis
Quippe sibi durã ꝑmittũt fallere mortẽ
    Sperãt ꝑpetuos viuere posse dies
Hic iuuenis valido fidit temeratiꝰ euo
    Diuicijs locuples nititur ille suis
Fallit purpureos inuicta potencia reges
    Acrius ergo michi q̃sq3 monẽdꝰ erit

❡ Satyra secũda in Iuuenẽ luxuria desluẽtẽ atq3 mortis admonitio.

Stulte qd imbarbi spẽ tu tibi fingis ab euo
    Et gaudes tremulos iã ꝑcul esse dies
Longeue numerãs restantia tempora vite
    Et spondes capiti tempora cana tuo
Luxibus interea iuuat indulgẽ cupitis
    Gaudia lasciue carnis amica sequi
Dextra(iquis)dũ fata sinũt dũ floreat etas
    Pascamꝰ placidis mollia vota modis
Assint leticie choree cõuiuia lusꝰ
    Plausꝰ cõplexus basia grata Venꝰ

Gaudiaqꝫ et Veneris teneriqꝫ cupidinis ignes
Aſſint innumeris ludicra mixta iocis
Tibia nec deſit/aſſint cithareqꝫ lyreqꝫ
Cura dolorqꝫ ꝓcul triſtia cūcta ꝓcul
Vt curēt ſuperis ꝑmittite cetera diuis
Et ſtimulet vacuos ſollicitudo deos
Ocia nos tenere pagam⁹ blanda iuuēte
Tradat tumidis noxia cura frenis
Vtamur (ne fruſtra abeat torpētib⁹) euo
Dū vernet primis leta iuuēta genis
Dic qd arūdinee infelix inuitere canne
Qua ſcilla pereas qua recidente cadas?
Tu ne iuuētuti fidis male ſane fugaci
Qua nil mobili⁹ maxim⁹ orbis habet?
Illa notho leuior/celeriqꝫ volucrior euro
Labilior liquidis quas habet hebrus aquis
Ocior emiſſa neruo crepitante ſagitta
Illa magis veris flore caduca noui
Vanior et nebula et tenui fallacior vmbra
Et niue que in liquidas ſole tepeſſit aquas
Queqꝫ ſecat mediū ꝑnicior alite celū
Flos velut illa viret vt leuis aura perit
Illa perit tenuis rapitur ceu fum⁹ ī auras
Et ſtandi nullā ſeruat amata fidē
Si leuis auctor ego/natura diſce magiſtra
En docet illa breues temporis eſſe vices
Aſpice purpureis vt hum⁹ laſciuiat ōnis
Florib⁹/in campos ver vbi molle venit
Luxuriat veſtita ſuis cū frondib⁹ arbor
Et rediuiua nouis cingit herba comis

Mollia sanguinei pingūt violaria partꝰ
Induit placidis aspera spina rosis
Multicolore nitet densissima gramina flore
Deniqz resplendēt cūcta decore nouo
At mora pua cadūt redolentia tēpora veris
Et superat nimbis horrida bruma suis
Jam neqz prata virēt meret sine frōdibꝰ arbos
Et ponit virides lāguida silua comas
Jam nō purpurei pingūt violaria flores
Jā riget elapsis aspera spina rosis
Turpes difficilesqz sunt sine gramine campi
Atqz oīs subito flosqz vetustqz cadit
Sic sic flos euu sic sic male blanda iuuēta
Labitur heu celeri non reditura pede
Tristior inde ruit ac plena doloribꝰ etas
Inde subit tremulo curua senecta gradu
Et grauibꝰ curis et tristibꝰ aspera morbis
Luctibꝰ et centū cōglomerata malis
Hec tibi temporibꝰ canos sparsura capillos
Hec tibi pendētē contrahet hirta cutē
Corpora tū subito linquet morbūda voluptas
Omnis et ingenij visqz calorqz cadit
Forma perit/pereūt agiles in corpoē vires
Et rosa purpureis erudit ista genis
Findit ānosis subito frons aspera rugis
Decrescūt oculis lumina fusca cauis
Pro mētō fit lene caput/fio simia tandē
Ignotusqz tibi dissimilisqz tui
I modo confide infelix iuuenilibꝰ ānis
Et sponde votis gaudia longa tuis

Si tamē et saluā tribuēt egisse iuuētā
Maturosq3 sinēt fata videre dies
Sed gaudet tenere fera mors primordia vite
Sepius atq3 ortus prefecuisse rudes
Lurida tartareis circūuolat ōnia pennis
Quā circū tenebris nox spaciosa cauis
Mille neces circū / et morbi gen9 ōne tremēdi
Mille hyēris succo spicula tincta nigro
Dentib9 infrendet horrēdū semper acutis
Insanā cupiens exsaturare famē
Hec te leniferis sequiē metuēda sagittis
Hec sequiē laqueis insidiosa suis
Parcere nec forme nec partē gnara iuuēte
Sed vorat imbarbes insaciata genas
Quid dubitas male sana meis cōfidē verbis?
Sis vel luminib9 credul9 ipse tuis
Nōne vides passim vt pereāt iuuenesq3 senesq3?
Feruid9 effero cū genitorē puer?
Hic perit an:e diē clauso pregnātis in aluo
Sarcophagū misere viscēa matris habēs
Ille cadit dul!ci genitricis ab vbere raptus
Hic infans morit / tollitur ille puer
Multos iam caluos · medijs a luxib9 ecce
Abrūpit iaculis mors truculēta suis
Tū dic vane iocis adolescēs dedite vanis
Gaudia carnis vbi pristina / luxus vbi?
Spes vbi qua modo longeue pēca senecte
Tēporaq3 in seros iā numerata dies?
Oia nōne breuis subito necis abstulit hora?
Non sequiē dnm gloria vana suum

Cūcta leuis nebule vanisq; simillima sōni
Effugiūt: vt iam nulla fuisse putes
Et tu ꝑpetuis luitur⁹ crimina flāmis:
Mersus in stigios flebilis vmbra lacus
Clauditᷣ hoc mūdi leuis oblectacio fine
Et sequitᷣ risū eterna querela breuē
Ergo age dū liceat tibi cōsule / nautica sera ē
Fluctib⁹ elisa sollicitudo rate
Sed pri⁹ ac veniat venturā ꝓspice mortē
Sic facis vt veniat nō metuēda tibi

¶ Satyra tercia in diuitem auarū

T u quoq; nescio qua rerū spe lusus inani
Cogis auare tuas insaciat⁹ opes
Nul⁹ et ipse vitā tibi spōdere beatā
Tātū si votis archa sit equa tuis
Hinc dom⁹ hinc teneri cara cū cōiuge nati
Linquūtᷣ / patriū linquitᷣ ergo solū
Queritᷣ eoo quecūq; est ꝓxima soli
Quecūq; occiduo terra sub axe latet
Temnūtᷣ scopuli errantib⁹ metuēde carybdis
Temnitᷣ vmbriferis acta ꝓcella nothis
Mille per vndarū / per mille pericula terre
Per phas perq; nephas ꝑ necis ōne gen⁹
Queritᷣ innumeris nocitura pecūia curis
Queq; queat dominū perdē parta suū
Stulte qd attonita refugis noua noia fronte?
Lumina cur tollis cū nocitura legis?
Hac nichil est (neq; ei mirere) nocēti⁹ vnq;
Sevi⁹ haud vllū stix dedit atra malū

Ipsa est scelerū genitrix et alūna malorū
Fomētū vicij/seua nouerca boni
Illa pegrinos pma intulit horrida mores
Primaq3 vipereū sparsit in orbe malū
Hec docuit tacitis aliena capessere furtis
Cognataq3 feras tingē cede man9
Suasit adulteriū/piuria/bella/rapinas
Lenonē illa facit/pstibulum illa facit
Sic facit illa suo maleficio9 amic9 amico
Recta q3 ne iudex censeat illa facit
Illa docet seuas miscere aconita nouercas
Illa beat reprobos/deprimit illa pios
Scisma aurū parit/ambitio q3 nescit auro
Iurgia/pditio/liuor/ et ira nocens
Illi9 hūanos cecat caligine sensus
Allicit atq3 oculos insaciata fames
Hac Achar populo dominū succēdit hebreo
Hac Giesi lepra ceu niue tect9 abit
Ipsa philisteo Sāpsonē prodidit hosti
Cōiuge delusos ingeminare dolos
Hac quoq3 tu innocui seuissime vēditor agni
Completo medi9 guttura fune crepas
Et qd cūcta ferā: hec est ocius vna vorago
Criminis. inferni ianua/mortis iter
Id quoq3 natura didicisse docente licebit
Que tāto nocuas obice clausit opes
Surgē flaua Ceres precepta parētib9 aruis
Letaq3 pampineo palmite vina fluūt
Et mala i paruis flauescūt mollia ramis
Diues mille palam munera fūdit hum9

Heu natura olim cūctarū prescia rerū
Noxia terrigenis dona latere iubet
Terre visceribus nocitura recondidit auri
Pondera: et obscenas in stygia mersit opes
Gēmea marmoreo latitare sub equore saxa
Jussit: et obscurū gurgite clausit iter
Nec latuisse licet quantūlibet abdita: avari
Effodit e latebris improba cura sinus
Quo nō dira fames? stygias penetrat ad umbras
Inque procellosi pergitur ima freti
Promūt e tecti p̄ciosa pericula census
Perniciës hoīm materiesque mali
Mentior at forsan, sed tu q̄ cōmoda lucris
Experiare miser, profer (amabo) tuis
Nulla reor nisi forte tuas tu cōmoda curas
Dixeris, et qd enī qd (nisi cura) tuū est?
Arca beata quidē, miserū te copia rerū
Strāgulat: innumeris accumulata malis
Sollicito quesita metu querēda fatigat
Curis te miserū spesque metusque premūt
Lux est, assiduo mens anxia fluctuat estu
Nox venit, ipsa quoque est irrequieta quies
Nec tam crediderim Tityi derodere fibras
Vultura: quam pectus improba vota tuū
Ut iam haud immerito dives vocere miserque
Ille velut quondā perditus ere Mydas
Omnia cui quevis fulvū vertant in aurū
Vota tamē votis damnat avara novis
Morque posius opes silvas et rura colebat
Grande docens opibus grādibus esse malū

Node cp ingēti congesta pecunia cura
Nec sopire famē nec releuare potest
Auri dira sitis crescit crescentibꝰ archis
Ecrū iam tulerit plurima/plura cupit
Uerꝫ solū ōne salū in sinuosā congerit aluū
Undiqꝫ collectis non saciat aquis
Nutrit et vt piguis rapidas alimonia flāmas
Noxia sic auido crescit edendo fames
Quid iuuat imenso disrūpere scrinia censu
Cū satis eē qd ē nesciat ipse sibi?
Omnis eget cupidꝰ nec habet qd habet. ſꝫ et ipās
Inter opes medias degit auarꝰ inops
Esurit/et plenis patitur ieiunia mensis
Irritant rabidā fercula visa famē
Non secus ac refugis cruciatur tantalꝰ vndis
Et sitit in medijs guttura siccus aqs
Ille velut ieiunus q deuorat omnia ventre
Et ꝓprios artus insaciatꝰ edit
Ergo qd argētū quid inutile congeris aurū
Perdite. qd dominū non beat imo grauat?
Loraqꝫ qd capitis innectens vincula collis
Te seruū statuat q modo liber eras
Seruꝰ enī est ille rerū michi crede suarū
Obsceno qcqd victus amore iacet
Custos non dominꝰ nec habet sed habet ab illis
Nilqꝫ in eis diues iuris auarꝰ habet
Nor eteni volucrē fortuna reuoluerit orbem
Que tua sūt hodie/cras subito huiꝰ erūt
Teqꝫ Irū et ipso faciet lux vnica Creso
Plenꝰ cras opibꝰ/iam moriere fame

Finge sed īmensas votisq; capacibus equas
Et sic stabili finge manere gradu
Quid tū cū veniet mors meta novissima rerū?
Defūctū luxus iam ne sequētur opes?
Quid tū cōtulerit largarū copia rerū?
Tartara tu nudus nec rediturus adis
Sudoresq; tuos pegrinus devorat heres
Te velo in tumulū vix comitante brevi
An te forte putas non exorabile fati
Mortis et extremū fallē posse diem?
Posse puta: sperare licet si tempora quēq;
Invenias opibus perpetuasse suis
Et si qd Crasso si quid sua copia Creso
Profuit: et cineres ille vel ille fugit
Si mors felici Salomoni seva pepercit
Si non et phrigiū Laomedonta tulit

Finis Satyre.

¶ Apologia Herasmi et Cornelii sub dyalogo lamentabili assumpta aduersus barbaros qui veterum eloquentiam contemnunt et doctam poesim derident. Tres primi versus Asclepiadei sunt. Quartus est Gliconius.

¶ Herasmus.

Hoc te sola michi quem dedit agnitum
Nuper fama tui splendida nominis
Versus docte tuas me sine paululum
Aures questibus impleam

¶ Mi lectos numeris frater ab ordine
Scribendis calamos cum citaras carmina
Cogit liuor edax ponere proh dolor
Iam pudet me posuisse quid?

¶ Et hoc sacra Ioui non tero limina
Non secreta diu visa michi domus
Doctum qua viridis laurus ornet caput
Reiecti prius omnia

¶ Demum nulla michi pieridum sacros
Collustrare choros non bifidi iuga
Montis cura fuit visere denique
Non amnes heliconios

¶ Dixi musa vale non sine lachrimis
Et tu Phebe pater perpetuum vale
Olim nostra quies noster eras amor
Te nunc desero non volens

¶ Cogit liuor edax dicta poemata
Quod norunt minime collaterantium
Cogit sed pudor est archadie cohors
Iam stellis numerosior

¶ Hec semper stimulis acta ferocibus
Pessima (nephas) carmina seculis
Facundaque stilo calliopem tumens
Indignis pedibus terit
¶ Doctos illa viros inuidie nigris
Incandens facibus dente venefico
Nunquam (crede michi) rodere desinit
Nunquam carpere desinit

¶ Cornelius.
¶ Hec mecum tacitus sepe reuolueram
Comuni cupiens mesticia virum
Diue qui cythare carperet inuidos
Te lector comitem michi
¶ Obstringit (fateor) me vehemens dolor
Plenos barbarie et pecuniis emulos
Mecum queso Jouis plangite filie
Nam fletum locus exigit
¶ Sacris turba modis inscia detrahit
Contemnens placidos Castalidum sonos
O sensu vacuum vel cerebrum caput
Musa (dum reprobas) eges
¶ En confert furijs. mitigat asperam
Cordis seuiciam. demona comprimit
Tu quum sis similis carmina dilige
Placantem repetens lyram
¶ Sed iam tanta tui pectoris abdita
Inuasit rabies omne premens iecur
Ut nec peonia dispereat manu
Nec speranda tibi salus

¶ Eheu q̄3 miser es qui tibi cōgrua
Contemnēs reducis dona malagmatis
Corrodis medicū. nū medicabere?
Non viu9 capito necem

¶ Cur torquere (cedo) dū canim9 miser?
En scribens galatis Paul9 apostol9
Infert Meonij diuia poemata
Fedantē reprobans gulā

¶ Quin et moticanis sepius in libris
Aptant laurigeros ecclesie modos
Doctores nitidi scematib9 stili
Lucas Jheronim9 Leo

¶ Therasimus.

¶ Et quid: nōne tibi iusta videbitur
Urgens causa stilū: nōne per ōnia
Dixi vera comes: vera per ōnia
Dixi: te quoq3 iudice

¶ Nusq3 grādisonā Virgilij tubam
Nusq3 blandisonā Meonij lyrā
Nusq3 (crede michi) compta Papinij
Audis carmina concini

¶ Docto Flaccus vbi queso poemate?
Heu Lucan9 vbi qui generi necem
Scribens pindarico cōcrepat organo
Sordent heu sine nomine

¶ Phebee regio lucis in ambitu
Olim nō viguit nec fuit insula
Per quas nō ierat conscia carminū
Pulchro Calliope pede

¶ Indus labra tumens et cute decolor
Qui Phebū liquidis aurea fluctib⁹
Primus pgredie cornua cernere
Tollentē voluit modos
¶ Novit Thespiadū carmina Gadiū
Tellus occiduis prima solib⁹
Et postrema suos tergere pulueres
Spectans occano diem
¶ Et quid plura ferā: novit et vltia
Thyle nec vacua sub stige pallidi
Manes despiciūt carmia: testis est
En vates Rhodopeius .
¶ Is raptam numeris Euridicen querens
Mulcebat placidis infera cantib⁹
Cōmouisse ferūt tartareū caput
Plutonē cythare modis

¶ Cornelius
Plus dicam. rapidis strymona fluctib⁹
Spumātē numeris flexit Eagrides
Audit⁹ superis manib⁹ īsuper
Sedem cōmeruit poli
¶ Vates Bistoni⁹ nuper Apolline
Cōpertā genito dante sibi lirā
Traxit percutiens pectine barbiton
Siluas et nemorū deas
¶ Advenere fere cantib⁹ excite
Contractisq: iubis colla ferocia
Sūmittūt manib⁹ dū canit Orpheus
Mansuescūtq: viri iugo

¶ Pastus immemor tardat et alitem
Escas dū soboli querit amabili
Suspensisq; volis captat in ethere
Argutos cythare modos
¶ Auget dicta stupor velivolam ratem
Immotā validis tractibꝰ ōniū
Plectris clictū soluit a littore
Ad puppim veniēs mare
¶ Plus dicam superos regnaq; pallida
Idem blandisono gutture carmīa
Placauit recinēs et Sisiphi graue
Fixit cōcrepitans onus
¶ Ad sacros venio cōmemorās libros
Victor fit Gedeon dū resonat tuba
Et Dauid Saulem carmine mitigat
Et flāmas posuit rogus
¶ Hec ut rite prodem cantibꝰ ōnia
Placari recito proh genio fruēs
Tātū desipuit pergat ut indita
Demens spernere carmīa.

¶ Ther asinus.

¶ Quid nivēa refers ꝓh dolor et pudor
Ipsis cōstat homo crudior inferis
Flecti dulcisono carmine nō valet
Sed dulces refugit modos
¶ Nūq; quietā desinit insequi
Torua bile lupis peior edacibꝰ
Et que plumifera pascit undiq;
Preda seuior alite

¶ Cōculcata iacent docta poemata
Nunc pegasei Calliope chori
Jam neglecta locis exulat oib⁹
Rupes incolit inuias
¶ Regnat barbaries horrida regio
Sublimis solio ridet Apollinis
Artē laurigerā carmīa rustic⁹
Docto barbarus imperat
¶ Et quid cūcta meis crimina p̄sequar
Stultorū numeris? ante diem puto
Quātos sydériū luminib⁹ polū
Vesper subripiet michi
¶ Nec si quot placidis ignea noctib⁹
Scintillant tacito sydéa culmine
Nec si quot tepidū flante fauonio
Ver suffundit humo rosas
¶ Tot sint ora michi tot mouea sonos
Nūq̄ (crede) tamen sufficiā queri
Quātis pressa diu sacra poemata
Hoc seculo iaceāt malis
¶ Hinc venere michi tedia carminū
Vates pars anime nō tenuis mee
Hinc inq̄ studiū destitui meū
Musarū tepuit calor

¶ Cornelius.

¶ Quod nūc Aonidū negligit̄ chor⁹
Hoc vesana facit mēs sine litteris
Insanire putent carmina q̄ canūt
Ridens ac digito notans

¶En rara inuidiā ꝓuocat ars sibi
Sed vincet superans. cedite pallida
Confecti macie ponite turgidū
Fastu liuor edax caput
¶Dic quecūqꝫ voles: dūmodo carmiā
Oblectare suo nos ꝓferēt sono
Tu ride (nichil est pluris habebimur
Et frons excipiet decus
¶Succis parce tuis hactenꝰ inuide
Nil sacris dedimꝰ carmīs edibꝰ
Sed iam septra michi Dauidis in vicē
Melchor de spolijs feram
¶Gomer debelaijn cōiugio fruar
De scotto generās israhel īclitū
Quo semen domini pulchrꝰ emicet
Dulci ī pbetridū sinu
¶In nos ore fero liuide garrias
Consumēs ꝓprios inuida sinꝰ
En sūmos sequimur per studiū viros
Nec sentit pulices equꝰ
¶Nostro sub studio plus cruciabere
Vel nūc destruas carmia persequi
Ne cantatꝰ eas carmīe pessimo
Confusas referens genas
¶Quod si perstiteris nostra ciconia
Tantū feda potes rostra reducē
Serpentes comedas per nemꝰ aspidū
Nec sacras aquilas vota ¶Therasmus
¶Nūc olim calamos vt Rhodepeios
Musā nō aliter (crede michi) meā

Tu TuricHius hic alter in omine
Corporis nos animos moues
¶ Sacrarum rediit meonidum calor
Et quam sepe dolens mestaque repulit
Nunc (quamquam tenuis) musa tamen mea
Exultans repetit liram
¶ Et quis rere fuit leticie modus
Cum post dicta dee grandia deique
Versus dulcisonos lumine candido
Vates aspicerem tuos?
¶ Ingens fama quidem: sed meritis minor
Inges fama quidem iudice me tamen
Vincuntur et fateor carmina gloriam
Et docti numeri tuam
¶ Reddis Virgilium versibus alterum
Seu prosa libuit terere liberam
Jam prosa fateor Tullius alter es
Tantum scripta placent tua
¶ Ceptos ergo precor pergito tramites
Nostri non tenuis gloria seculi
Et spes vna mei flammaque pectoris
Varum reliquie prium
¶ Aspirent studiis Pierides tuis
Te nobisque diu fata superstitem
Seruent et spacii stamina plurimi
Producat Lachesis tibi
¶ Et cum lethificus te tulerit dies
Nobis perpetuum tu nichilominus
Preclari titulis ora per omnia
Viues ingenii. vale

¶Ad lesbiū Metrū phalenticū hendecasyllabū.

¶De Nūmo.

UT q̄cq̄d cupis assequare Lesbi
Non magnos opus est paras patronos
Si turget rubeis crumena nūmis
Nūmo nō melior patronꝰ ullus
Sin vero tibi desit ille tutor
Nequicq̄ (michi crede) amice Lesbi
Facūdꝰ Cicero patrocinetur.
Persuadet citius nichil beata
Impetrat citius nichil crumena
Hac qđcūqꝫ voles eris repente
Facūdus/generosus/atqꝫ bellus
Invictꝰ sapiens amabilisqꝫ
Hac et consul eris et imperator
Hec te si cupies deū creabit
Equabitqꝫ Ioui/sed ut tumētes
Cessabit loculos grauare nūmꝰ
Fies rursꝰ eras qđ ante Lesbi
Tam gratꝰ venies tuis amicis
Quā p̄mū puto parsimoniarū
Aduētare diem hijs madens lagena
Quos et semper olens iuuat culina
Sic sic dū loculos habere Lesbi
Cessas: desinis esse charus. cra
Desisti dare: desijsti amari

¶ Guielmi Goudani.
Canonici diui Augustini in Stein Theologi ac
Clarissimi.

¶ Prosopopeia Hollandie bello penuria
factioibus iamdiu vexate de suorū calamitat
tantis.

NOx erat et fessū me mollia strata teneb
Vicerat et facilis sopor artus
Ante oculos cū clara meos Hollandia stabat
Credere non dubitauerit vllus
Hei michi qualis erat q̄tū distabat ab illa
Que viguit pulcherrima quōdam
Hei michi qualis erat stabat lauata capillos
Cesaq; pectus cesa lacertos
Has michi cū lachrijmis visa est depromē vo
Qua3 gemitus rupere frequētes
¶ Succubui tot victa malis lassata gemēdo
Jam misere michi pectora anhelāt
Jam nostri largis fluuij sūt fletib⁹ aucti
Jn lachrymā sāguis fluit ōnis
Diuitie cecidere mee: cecidit bona rerū
Copia/bellorū feritate
Horrida iāpridem totā me torret egestas
Atra fames iam regnat vbiq;
Quacūq; ingrederis credas occurrē manes
Ora modis sūt pallida miris

Auribꝰ oplorat gnatorū turba paternis
Tota effusa est fletibꝰ vxor
O quid agat pietas: q̄d agat pater atqꝫ maritꝰ?
Pane caret quē porrigat oīu
Soluit corda grauis dolor / inserpitqꝫ medullis
Ingens surgit pectore flāma
Propria nil tangūt mētē mala / posse pusillis
Gnatis cū genitrice mederi
Emptū morte velit lachrymas spectarē suarū
Haud quaq̄ tolerabile visū est
Ille petit campo bacchas lapidosaqꝫ coma
Decutit alter ab arbore glandes
Hic ꝓperat vitā iamiā fugisse parātem
Graminea radice morari
Pars fessi medijs ah ꝓcubuē plateis
Fessi animas egere sub auris
Multa saporiferis inuēta cadauera lectis
Mors sonū dedit atra perhēnē
Non audiueras q̄d vociferaris ad aures?
Eternꝰ sapor occupat illas
¶ Vrbibꝰ heu medijs ceu castris Martia fulgēt
Signa: micant domibꝰ clipeorū
Fulgura / iā vacuis argēto iam spoliatis
Lance sua rutilanteqꝫ peluī
Tartareis volitat pēnis metus oīa circū
Et comitē trahit ille tumultū
Ferrate cursāt ceca sub nocte cohortes
Armarū somnia ōnia plena
Tecta beant clamore virū: clangorē tubarū
Nec nō femineo vlulatu

Ceditur hic pr̄ āte suos thalamis iacet⁹ inermis
Sub miserāde cōiugis ora
Ille tremēs capit arma manu/ruit obui⁹ hosti
Sed sūptis moritur⁹ in armis
Capti alij paruloq; foro ferienda iubent
Tendere seue colla securi
Frangit et laqueo guttur: trūcata leuāt
Uertis q̄s corpora malis
Sūt qb⁹ (ah crudele) artus i frustra secāt
Non sat penas morte dedisse
Dux age metantes circūduc lumina muros
Hic spectacula dira videbis
Solibus et ventis pendēt atq; ymbrib⁹ armi
Cillaq; pectora nigraq; crura
Ecce vel ora virorū p̄acuto stipite fixa
Horrendo ora fluētia tabo
Me miserā vt vereor fama vulgāte loquaci
Talia ne iam nouerit orbis
Incipiā merito regio tunc barbara dici
Et scelere ante imanior ōnes
¶ Eheu diductis mea squalēt arua colonis
Hirta iculta q; plena ferarū
Nullus qui pingues glebas iuertat aratro
Prenora q̄ segetū metat ampla
Non iam grex letis distent⁹ obambulat herbis
Non rapidus grex cursat equorū
Cū pecore et stabulis equātes oppida pagos
Depopulatur et horrea Mauors
Sepe latro spolijs tardus per rura vagat
Hos necat/hic incendia miscet

Captiuuq; pectus trahit pecorisq; magister
Flet cõuit trepitat casa flãmis
Parua queroz tensa arma strepũt validoq; phalãges
Multa per agros pugna necesq;
¶ Nec min⁹ interea est infectus sãguine pont⁹
Proh quot fluct⁹ corpora voluũt
Hic fragor hic mors seua furit/hic feruida bella
Bella forent ceu cetera nusq;
Pars gladijs perfossa ruit pedibusq; rotat
Spumãt multo transtra cruore
Huic iaculis aia excutitur: de puppib⁹ altis
Excidit hic ptractus in vndas
Collapsusq; inter quassantes ille carinas
Omnia fractus discrepat ossa
Grandia saxa volant fragiles vlulãte sub ictu
Dant gemitũ tabule fit hyatus
Fit via vi: potoq; mari (miserabile dictu)
Sorbent nauisq; viriq;
Postq̃ inclinata cedit pars altera bello
Tũ vero noua diraq; cedes
Nulla salus victis fugiendi nlla potestas
Seua vias mors obsidet ões
Victorẽ aspicias canib⁹ seuire cruẽtũ
More lupi grassantis ouili
Quid sperent quid agãt miseri: iugulũ parat alter
Vellendũ caput exerit alter
Excipit hic tumido letalia vulnẽa tergo
Conditur illi pectore ferrũ
Sũt qui desiliant pelago et sua corpora morti
Obijciant certe fugientes

Sumẽtq penas nimiũ crudeliter hostem
Nec ubi tandẽ egreq; quieuit
Debachata satis rabies: iam mitior hostis
Mergit mortua uiuaq; ponto
Quis retinere queat lachrymas? que saxea corda
Non specie mollescere tali?
Sãguineis undis hoim uoluũt aceruu
Ipsa uel equora lata redũdant
Mortuus hic fluitat/illi uita est animusq;
Sed caret is que brachia iactet
Turbaq; nare potẽs oppressa cadauere deñso
Heret: et irrita brachia iactat
¶ Heu nõ me tellus ifortunatior usq;
Fatũ adeo miserabile nulli
Undiq; clausa premor/pugna est intusq; forisq;
Undiq; mors me pallida spectat
Sũ tot nuda meis rebus/tolerabile: si nõ
Et populi uiduata cateruis
Res bello periere mee: bellũq; et egestas
Seua uiros hausere frequẽtes
Preterea pars magna mei toto errat ĩ orbe
Exul: egens uictusq; larisq;
Nec miseris dulcẽ patriã: nec uisere paruã
Fas sobolem cũ coniuge chara
¶ Ergo sopiti cãtus hilaresq; choree
Territa gaudia conticuere
Multus ubiq; dolor/implentur questibus ether
Ingens occupat õnia luctus
Merces ille suas deplorat egenus adẽptas
Hec plangit uiduata marito

Luget natos amissos orba senectus
Pupilli fleuere parentē
Cum fata sui mature apteqꝫ cubili
Non semel ingemuere puelle
Ipsa vel indigno languet merore iuuētꝰ
Prorsus tantis molibꝰ impar
Quo superi tantas quo crimine mouimꝰ iras?
Quo merite tot crimine penas?
Si dabimur leto/et iāpridē Hollādia diuis
Inuitis superest: peream?
Quādo sic placitū/mortē nil deprecor: oro
A duoliter pernicibꝰ alis
Mors cita munꝰ erit/ꝑperato occūbē casu
Si datur: occubuisse iuuabit
Te michi qui tādem tātorū causa malorū
Hij mea viscera quos genuere
Quos alui quibꝰ a nobis est q̄cq̄d honorū est
Per nos quicq̄d diuitiarū
Dānū si dederit vinctꝰ meritis tibi nullis
Non capies graue pectore vulnꝰ
Sin nocuisse parant hij quos ꝓdesse decebat
Ingenti ferirere dolore
Vos ne mei gnati miserā laniare parētē?
Has ego per lachrymas gemitusqꝫ
Per vos oro ipsos/per dulcia pignora/nō sic
Non sic cūcta potētia tanti
Vt pietas tumido decedat pectorē toto
Et subeat crudelis Erymnis
Est onus ois honos. idē res lubrica sẽ
Et curis comitatur amaris

Celsa ferit vent⁹ / nō sūt sublimia tuta
Alta cadūt grauiore ruina
¶ Preclaris etiā parti deruitqꝫ solet qꝫ
Ac regionū ego cessero nulli
Quāuis pregrādes Libye superam⁹ aristas
Nec pecoris magis altera habūdat
India mittit ebur / mittūt sua thura Sabei
India fuluū iactat Hydaspen
Est quā Pactol⁹ est quā Tag⁹ amnis inauret
Claris het fecūda metallis
Adde alibi pulchrā reperiri littore gēmā
Hic splēdētia marmora nasci
Quis vites Rheni qs Thmoli nescit odores?
Cui nō cognita vellera Serū?
Nec me Sidonijs iactatū preterit ostrū
Assyriū neqꝫ fallit amomū
Dotes queqꝫ suas tellus habet: attamē ausit
Me nō vlla negare priorē
Sed qd lamētor? quid ianes fūdo querelas
Verba tulit citus ōnia vent⁹
Nil profūt lachryme / nil tot suspiria profūt
Occlusas pulsauim⁹ aures
Heu quos implorē. que supplex numina poscā?
Quis laturus opem pereūti?
¶ Magne parens rerū tremefactās oīa nutu
Qui mūdi moderaris habenas
Te penes est vite pariter mortisqꝫ potestas
Nent tuo sete iussa sorores
Tu iubeas par alma / qes trāquilla resurget
Bellū oritur si iusseris idem

Aspice formas oculis qb⁹ ōnia nostras
Aspice tantos oro labores
Me pereūte tu pars magna occūbet honoris
Thure ego centū templa vaporo
Virginibusq3 tibi quid sū factura sacratis
Quarū tu contactus amore?
Qualsq3 tu⁹ manet āplexus thalamiq3 pudici
Quas tibi sponsas ancta seruo
Ecquid ehem video: īmanes pādūt hyatus
Tartarei / accensoq3 furore
Supplicia Eumenides pperāt noua / q̄ mala tāta
Tanta meos ne manēt mala gnatos.
Horreo conspiciens. riguit coma / surgit ī auras
Mēbra fluūt sudore tremūtq3
Huc agite o gnati tātas euadite penas
Huc oculos huc vertite vestros
Plura loquebat: si non pauitancia velox
Pectora somn⁹ destruxisset

¶ Deo  Gracias.

¶ Finit Silua Carminū per Nellaerdū
Gauter calcogr̄phū castigatissime
exaratū in Gouda ad
decimū quītū
¶ Anno mille-
simo
Kalendas
Junij.
Quīgētesimo
xiij.

















